

**UNIVERSITÉ DU QUÉBEC**

**MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ À  
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES ET CRÉATION LITTÉRAIRES**

**PAR JEAN-FRANÇOIS CARON**

**ÉTUDE DE LA DEUXIÈME PERSONNE EN NARRATION  
IDENTITÉ ET ALTÉRITÉ**

**HIVER 2008**



### **Mise en garde/Advice**

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

Ce mémoire a été réalisé à Chicoutimi  
Dans le cadre du programme de maîtrise en études littéraires

## TABLE DES MATIÈRES

|   |     |
|---|-----|
| TABLE DES MATIÈRES.....   | 3   |
| TABLE DES FIGURES ET SCHÉMAS.....   | 5   |
| REMERCIEMENTS.....  | 6   |
| RÉSUMÉ.....   | 7   |
| VOLET CRÉATION.....   | 9   |
| Ton Histoire est un poème (ou d'un autre genre).....                              | 10  |
| VOLET THÉORIQUE .....   | 103 |
| AVANT-PROPOS .....  | 104 |
| 0.1 État actuel de la recherche .....   | 104 |
| 0.2 Présentation des œuvres à l'étude .....                                       | 108 |
| 0.2.1 Gazo, de Philippe de la Genardière .....                                    | 108 |
| 0.2.2 <i>Tu regardais intensément Geneviève</i> , de Fernand Ouellette .....      | 109 |
| 0.2.3 <i>Un Homme qui dort</i> , de Georges Perec .....                           | 110 |
| 0.2.4 <i>La Montagne de l'Âme</i> , de Gao Xingjian .....                         | 111 |
| 0.2.5 <i>Le livre d'un homme seul</i> , de Gao Xingjian .....                     | 111 |
| INTRODUCTION.....   | 113 |
| CHAPITRE 1 : DEUXIÈME PERSONNE ET RAPPORT À L'AUTRE .....                         | 116 |
| 1.1 Effacement de la première personne.....                                       | 117 |
| 1.1.1 Changement de personne dans <i>Tu regardais intensément Geneviève</i> ..... | 118 |
| 1.1.2 Changement de personne dans <i>Le Livre d'un homme seul</i> .....           | 120 |
| 1.1.3 Changement de personne dans <i>La Montagne de l'Âme</i> .....               | 123 |
| 1.2 Effacement total de la première personne.....                                 | 124 |
| 1.3 La connotation affirmative de la deuxième personne.....                       | 125 |
| 1.4 La nature oblique de la deuxième personne .....                               | 131 |
| 1.5 L'impossibilité d'une rencontre .....   | 135 |

|   |            |
|---|------------|
| 1.5.1 L'interpellation de l'autre.....                                | 136        |
| 1.5.2 L'incarnation du rapport à l'autre.....                         | 140        |
| 1.5.3 La prévalence de l'image de l'autre.....                        | 143        |
| 1.5.4 La prévalence de l'image de soi .....                           | 147        |
| <b>CHAPITRE 2 : LA VOIX IDENTITAIRE DE LA DEUXIÈME PERSONNE .....</b> | <b>150</b> |
| 2.1 Le processus d'objectivation de l'identité .....                  | 151        |
| 2.1.1 Faisceau objectivant : l'histoire vécue.....                    | 155        |
| 2.1.2 Faisceau objectivant : l'espace géographique vécu .....         | 157        |
| 2.1.3 Les autres faisceaux d'objectivation.....                       | 159        |
| 2.2 Les rapports constitutifs de l'identité .....                     | 163        |
| 2.2.1 L'autre endogène.....   | 164        |
| 2.2.2 L'autre exogène.....  | 166        |
| 2.2.3 Le <i>surautre</i> .....  | 168        |
| 2.3 La métaréflexion .....  | 172        |
| <b>CONCLUSION.....</b>  | <b>174</b> |
| <b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>   | <b>179</b> |

## TABLE DES FIGURES ET SCHÉMAS

|   |     |
|---|-----|
| Figure 1 : La nature oblique de la deuxième personne..... | 132 |
| Schéma 1 : La rencontre impossible avec l'autre.....      | 144 |
| Schéma 2 : La rencontre impossible avec soi-même.....     | 147 |
| Schéma 3 : Les faisceaux d'objectivation.....             | 152 |
| Schéma 4.1 : Le rapport à soi.....                        | 165 |
| Schéma 4.2 : Le rapport à l'autre.....                    | 167 |
| Schéma 4.3 : Le rapport au <i>surautre</i> .....          | 169 |

## REMERCIEMENTS

Pour la réalisation de ce mémoire, j'ai eu le privilège de profiter d'un encadrement adapté à mes besoins, ouvert à mes intérêts. Mes remerciements les plus sincères vont à Luc Vaillancourt pour la liberté et la confiance qu'il m'a accordées, ainsi que pour l'indépendance qu'il m'a laissé acquérir pendant le long processus de création et de réflexion.

Je tiens aussi à remercier les professeurs de l'Université du Québec à Chicoutimi qui ont ponctué mon parcours académique, contribuant de leur science et de leur sagesse à l'élaboration des concepts présentés dans le volet réflexif de ce mémoire. Votre passion communicatrice a sans cesse permis de renouveler ma curiosité pour la littérature et tous ses possibles.

D'autre part, j'ai eu le privilège de bénéficier de l'appui et des conseils de collègues de confiance qui ont su, par leur relecture et leurs commentaires, me déstabiliser ou me rassurer. Merci donc à Jérôme Frédéric Bouchard et Pierre-Olivier Hudon pour votre rétroaction brillante et nuancée.

Merci enfin à Marie-Josée Hardy, à Matisse et Damir Caron pour leur intarissable patience, leur inébranlable confiance, leurs encouragements et leur présence bienfaitrice.

## RÉSUMÉ

### **La deuxième personne en narration Identité et altérité**

Le sujet de ce mémoire de création est la construction de l'identité. Inspiré par l'esthétique de la réception<sup>1</sup> et la philosophie du langage<sup>2</sup>, nous nous demandons comment l'utilisation de la deuxième personne en narration permet de penser le rapport à l'altérité comme étant constitutif d'une identité continuellement en construction.

Notre hypothèse est que la deuxième personne du singulier en narration, en réaction à la diffraction de l'unité des grandes idéologies et à la désagrégation des certitudes identitaires dont est la proie notre civilisation, tente de répondre à un besoin de reconstruction de l'identité en lui apportant la solution d'un triple rapport à l'altérité et en imposant au lecteur l'acte de

---

<sup>1</sup> JAUSS, Hans Robert (1978), «L'histoire de la littérature: un défi à la théorie littéraire», *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, p. 21-80.

<sup>2</sup> BUBER, Martin (1923-1958), *La Vie en dialogue*, trad. Jean Loewenson-Lavi (1959), Éditions Montaigne (coll. «Philosophie de l'esprit»).

GADAMER, Hans-Georg (1987), *Qui suis-je et qui es-tu? Commentaire de «Cristaux de souffle» de Paul Celan*, trad. E. Poulain, Actes Sud, 173 pages.

LÉVINAS, Emmanuel (1991), *Entre nous : essais sur le penser-à-l'autre*, Éditions Grasset et Fasquelle (coll. «Figures»), 121 pages.



métaréflexion qui l'oblige à continuellement se repositionner dans son rapport au mécanisme de la narration.

Ce mémoire est divisé en deux parties. Une première présente un récit poétique original expérimentant les possibilités de la narration à la deuxième personne du singulier. Dans un lieu aux frontières instables, le personnage principal se questionne sur sa propre identité. Il tentera de répondre à ses questions en lisant ce que l'Histoire a fait de lui, en interrogeant ses contemporains, en écoutant la voix d'autres personnages, comme surgie de nulle part. Il devra choisir entre subir une identité imposée, fondée sur la mémoire et les exigences de sa société, ou se construire à partir de l'expérience sans cesse renouvelée qu'il a du monde.

Enfin, une seconde partie de ce mémoire rassemble deux chapitres théoriques, le premier traitant des possibilités de l'utilisation de la deuxième personne en narration dans le rapport à l'autre, le second abordant la voix identitaire de la deuxième personne.

## **VOLET THÉORIQUE**

## AVANT-PROPOS

### État actuel de la recherche

Peut-être est-ce parce qu'il s'agit d'une pratique plutôt marginale et relativement récente, peu d'auteurs ont véritablement réfléchi aux mécanismes de l'utilisation de la deuxième personne en narration, sinon de façon accessoire, en complément d'une recherche en narrativité plus générale. Ce sont surtout les philosophes qui ont exploré les différentes avenues de la deuxième personne pour aborder les concepts d'identité et d'altérité, ce qui a fortement teinté notre réflexion, puisant à la source de différents auteurs<sup>3</sup>.

Toutefois, les œuvres de Jean-Marie Laclavetine ont inspiré une recherche étoffée sur le sujet, intitulée *L'écriture à la deuxième personne. La voix ataraxique de Jean-Marie Laclavetine*, de Marinella Termite.

Dans cet ouvrage, avant de s'intéresser plus précisément aux écrits de Laclavetine, l'auteure établit une typologie qui sera fort utile dans la mise en place des éléments de notre démarche. Elle précise les particularités de l'identité de la deuxième personne, dont sa nature oblique – qui implique en partie sa capacité de révélation de la première personne. Cette oblicité

---

<sup>3</sup> Parmi ceux-ci, les Martin Buber, Hans-Georg Gadamer, Georges Kalinowski, Emmanuel Lévinas et Charles Taylor ont nourri notre travail.

identitaire vient de la nature binaire de la deuxième personne, qui l'oppose *essentiellement* à un Je : « En effet, le « tu » qui parle, renvoie à quelqu'un d'autre qui le pousse à parler et à dire, autant que le « tu » qui voit est toujours aux prises avec quelqu'un qui lui indique de voir. »<sup>4</sup> Dans ce rapport dialogué essentiel s'instaurent alors de multiples règles et tensions révélatrices.

L'auteure décrit aussi les modalités d'inscription de la deuxième personne dans l'espace et dans le temps, ce qui lui permet de dégager les possibilités et les limites de ce type de narration. Selon elle, le rapport de la deuxième personne à l'espace ne se pose pas clairement, puisque référant à une situation d'énonciation, une source contextuelle l'instituant nécessairement comme tributaire de la première personne énonciatrice. Et dans son rapport au temps, elle se pose comme une entité anhistorique, n'admettant que l'immédiat, s'actualisant en simultanéité avec l'énonciation qui s'inscrit, selon Termite, comme un présent atemporel : « Le présent atemporel finit, avec ses dérivés, par gérer un espace sans passé et sans futur. Le « maintenant » y règne en souverain avec l'instantanéité [...] »<sup>5</sup>

Selon l'auteure – et nous le vérifierons – cette prise de l'instantané sur la narration à la deuxième personne a une incidence sur sa portée identitaire,

---

<sup>4</sup> TERMITE, Marinella (2002), *L'écriture à la deuxième personne : La voix ataraxique de Jean-Marie Laclavetine*, préface de Marie Thérèse Jacquet, Publications Universitaires Européennes (coll. «Peter Lang»), pages 97-98.

<sup>5</sup> *Idem*, p. 28.

opérant un rapprochement entre le je et le tu : « La saisie de l'instantané entraîne l'affaiblissement des distances avec la double présence de l'intimité et de l'altérité. [...] l'identité peut se redéfinir continuellement, selon l'impact visuel, ou se renier par attribution référentielle. »<sup>6</sup> Elle parle d'un « affaiblissement des frontières »<sup>7</sup> entre l'un et l'autre, non pas source de la déconstruction de l'identité du Je, mais témoin privilégié de cette diffraction : « le « tu » crée un état de suspension des mouvements vers l'aplatissement, vers l'anéantissement ou vers une attitude pensive et interrogative en tant que prise de conscience du « je », de ses parties éclatées. »<sup>8</sup>

La source contextuelle et la nature binaire de la narration à la deuxième personne révèlent donc un ancrage déficient dans le temps et l'espace, mais aussi l'éventualité d'une endo-parcellisation (l'ego se brise) ou d'une exo-multiplication (les *autres* possibles se voient multipliés).

Sur la foi de l'analyse de l'implication de la deuxième personne en contexte narratif, Termite définit un modèle de roman à la deuxième personne. Sa typologie propose de diviser les romans dialogués selon qu'ils sont marqués par une interlocution totale<sup>9</sup> ou partielle. Elle n'aborde toutefois pas de façon significative l'absence possible de l'énoncé de la première personne énonciatrice du Tu.

---

<sup>6</sup> *Idem*, p. 41.

<sup>7</sup> *Idem*, p. 65.

<sup>8</sup> *Idem*, p. 72.

<sup>9</sup> « où le je et le tu s'intervertissent sans se fixer », p. 77. et « [...] où le "tu" témoigne du changement continu des rôles et de leur instabilité maïeutique », p. 88.

Quelques mécanismes engendrés par la narration à la deuxième personne sont ensuite relevés par l'auteure. Le *point de vue*, qui « déplace à l'intérieur du texte les fonctions paratextuelles du lecteur »<sup>10</sup>, ainsi que le *point de fuite*, valse hésitante entre la convergence et la divergence des positions. Termite soutient que la multiplicité des possibilités du jeu de ces deux variables « impose un état de suspension, où le flottement continuuel entre dedans et dehors fait ressortir une écriture éclatée à la dérive, dépourvue de point d'observation stable. »<sup>11</sup> Cette impossible fixation<sup>12</sup> de l'identité du Tu prendra toute son importance au cœur de la réflexion soutenue dans ce mémoire.

Parmi les différents mécanismes relevés, Marinella Termite cite les travaux de Jaap Lintvelt pour traiter des fonctions dévolues au narrateur (énonciateur du Je) et à l'acteur (visé par le Tu). Elle rapporte que, selon Lintvelt, dans le cas d'une narration à la deuxième personne, le narrateur assume les fonctions de représentation (fonction narrative) et de contrôle (fonction de régie) sans jamais assumer la fonction d'action, qui est alors réservée à l'acteur.

L'auteure s'applique ensuite à exemplifier ces différentes situations positionnelles (jeu entre point de vue et point de fuite) et situations

---

<sup>10</sup> *Idem*, p. 93.

<sup>11</sup> *Idem*, p. 93.

<sup>12</sup> Elle parle aussi de « l'espace changeant de l'altérité », p. 94, de « flottement du sujet et de l'histoire », p. 95.

fonctionnelles (telles que présentées depuis le travail de Lintvelt) à partir d'extraits de plusieurs romans marqués en totalité ou en partie par l'emploi de la deuxième personne. Enfin, la seconde partie de son ouvrage se réserve à l'étude plus précise des romans de Jean-Marie Laclavetine, auteur ayant exploité abondamment cette structure narrative.

### **Présentation des œuvres à l'étude**

Cinq romans ont été mis à l'étude pour alimenter autant que pour appuyer notre réflexion. Il s'agit des romans *Gazo*, de Philippe de la Genardière, *Tu regardais intensément Geneviève*, de Fernand Ouellette, *Un homme qui dort*, de Georges Perec, et enfin *La Montagne de l'Âme* et *Le Livre d'un homme seul*, de Gao Xingjian.

Nous les présenterons ici sommairement pour faciliter la lecture de notre mémoire.

#### ***Gazo*, de Philippe de la Genardière<sup>13</sup>**

Dans *Gazo*, Athanase, parfois appelé Naze-Broc, est pompiste à la station service *Gazo*, sise sur l'échangeur de Massy. Aliéné par sa soumission à la compagnie multinationale pour laquelle il travaille et par la

---

<sup>13</sup> GENARDIÈRE, Philippe de la (1996), *Gazo*, Éditions Acte Sud, (coll. « Générations »), 209 pages.

télévision américaine, ivre d'alcool et de vapeurs d'essence au point d'en avoir développé une dépendance, il rêve et se réinvente. Ses délires le dédoublent afin de lui permettre de se quitter, en quête d'un pays du Sud qu'il imagine être celui de ses racines, tout au bout de l'autoroute, là où cesse le bitume.

La structure même de la narration a ceci de particulier qu'elle s'apparente à une spirale narrative, le narrateur répétant fréquemment les mêmes informations dans des formules semblables, alimentant à chaque fois le lecteur de nouveaux détails. Cette redondance hypnotique ajoute pour beaucoup à l'impression de folie du personnage.

***Tu regardais intensément Geneviève*, de Fernand Ouellette<sup>14</sup>**

C'est plutôt sur un ton de confidence que s'élabore la narration de *Tu regardais intensément Geneviève*, comme si un personnage se trouvait en situation de retraite méditative, faisant le point sur sa propre vie. Il s'agit d'un écrivain qui se remémore les premiers moments de son amour avec Geneviève, vivant avec passion la souffrance des conflits qui les séparent de plus en plus. Ce sont toutes les tensions du Québec des années soixante-dix qui s'imprègnent dans le vécu de son couple et de sa famille.

---

<sup>14</sup> OUELLETTE, Fernand (1978), *Tu regardais intensément Geneviève*, Éditions de l'Hexagone, (coll. «Typo roman»), 222 pages.



L'utilisation de la deuxième personne donne parfois l'impression d'un personnage qui cherche à se distancier de lui-même pour porter un regard détaché sur sa propre situation qui le préoccupe. Le roman donne aussi accès à différents écrits apparemment attribuables au personnage visé par le Tu.

***Un Homme qui dort*, de Georges Perec<sup>15</sup>**

Sans doute une œuvre phare de la narration à la deuxième personne, *Un homme qui dort* met en scène un personnage qui expérimente la vacuité de la solitude, éprouvant la scission schizoïde du détachement d'avec le monde, voire d'avec son propre corps. L'absence du Je dans ce récit de Pérec est l'ultime représentation du besoin de l'autre, sans lequel la vie n'a plus ni sens, ni essence. Le personnage auquel réfère le Tu vit avec indifférence son retrait du réel, sa dissolution dans une non-vie – un quotidien où sont reproduits les mêmes manies et gestes –, dont les périodes de veille sont entrecoupées de dérives hypnagogiques. Dans cette existence qui se situe en-dehors de la vie, le personnage subit son propre démembrement dans une ataraxie patiente.

---

<sup>15</sup> PEREC, Georges (1967), *Un Homme qui dort*, dossier de Stéphane Bigot, Gallimard [1998], (coll. « Folio Plus »), 218 pages.

***La Montagne de l'Âme, de Gao Xingjian*<sup>16</sup>**

Lingshan, ou Montagne de l'Âme, serait un lieu où tout est demeuré à l'état naturel. Le personnage principal de ce roman quitte la ville en quête de ce lieu spirituel, véritable contrée impossible. Sur son chemin, il recueille les témoignages des gens qu'il croise, se laisse raconter les personnages illustres, la nature et les légendes fantastiques des campagnes. À la faveur de ces récits, le Tu permettra au personnage principal de se projeter dans une fiction de lui-même, qui créera à son tour une Elle, avec laquelle il aura une relation imprégnée à la fois de son expérience et de son imaginaire. La deuxième personne réfère alors à un double évoluant à un second niveau de fiction, menant une vie parallèle à celle du Je. Le récit fluctue ainsi au gré des différents niveaux fictionnels engendrés.

***Le Livre d'un homme seul, de Gao Xingjian*<sup>17</sup>**

*Le Livre d'un homme seul* raconte l'histoire d'un exilé de la Chine communiste installé en Europe. La trame narrative développe le rapport d'amour et de haine qu'il entretient avec ses racines lointaines. Il se prolonge dans son propre passé, sur la piste de son enfance, plongeant dans ses

---

<sup>16</sup> Xingjian, Gao (1990), *La Montagne de l'Âme*, Éditions de l'Aube, trad. Noël et Liliane Dutrait (2000), 670 pages.

souvenirs marqués par le climat politique tendu de la République de Chine à cette époque. Très critique à l'égard de cette situation politique, il traque la Révolution culturelle et les injustices du totalitarisme, mettant en lumière l'effacement de l'individu, de sa personnalité et de sa capacité de réfléchir, au profit de l'uniformisation au groupe et de la soumission à l'ordre établi. De multiples préoccupations qui trouvent leur écho dans l'utilisation des différents pronoms de première, deuxième et troisième personnes.

---

<sup>17</sup> Xingjian, Gao (2000), *Le Livre d'un homme seul*, Éditions de l'Aube, trad. Noël et Liliane Dutrait (2000), 561 pages.

## INTRODUCTION

[La] terre a été brûlée.  
Les Nietzsche, Rimbaud, Lautréamont  
[ont] tout incendié.  
(Ouellette : 85)

Depuis les premiers souffles et soubresauts de la psychanalyse, depuis qu'a été déchaîné l'inconscient comme la figure la plus sournoise de l'Autre, le Je est instable, divisible, équarissable. Il se trahit lui-même alors qu'il voudrait se taire, ne se connaît ou ne se reconnaît plus, s'interroge. Qui suis-je ? Qui est ce Je ? La poésie avait déjà ouvert cet espace inquiétant et a continué de le faire par la suite en dérangeant les repères traditionnels, participant au bouleversement de notre perception du monde. Je est-il l'autre d'un Rimbaud ? («Je est un autre») Marche-t-il contre le bras d'un Saint-Denys Garneau ? («Je marche à côté de moi en joie») Même ce qui était le plus profondément indivisible perd de sa consistance:

*On sait que l'individu n'est pas indivis. On en fait l'expérience dans l'art et la littérature, mais aussi et surtout dans nos propres vies, où le moi est le plus souvent vécu en morceaux, l'ego apparaît disséminé et notre personne morale ne plus avoir de contours propres. (Ouellet, 2002b : 11)*

Historiquement, les points de repères traditionnels ont cessé d'être aussi éclairants. Non seulement les phares naguère les plus solides se sont effrités, le pied et le cap dans les brumes agitées, mais aussi l'être humain devient aveugle et prend conscience qu'il ne connaît le monde que par un jeu

d'intuitions faussement rassurant. L'éclairage que les grandes religions et les idéologies jetaient sur le monde est devenu diffus ; celles qui s'étaient d'abord données comme consistantes et monolithiques, se sont divisées, affaiblies. L'holocauste a provoqué la peur des idéologies totalitaires, et le déclin des régimes communistes, épuisant l'espoir de la cohésion sociale, a justifié l'individualisme qui éclate notre monde. Jusque-là d'une relative homogénéité, les croyances et les valeurs des siècles antérieurs se sont mélangées dans le terreau de la civilisation occidentale, l'enrichissant au point d'étouffer nos racines et nos certitudes identitaires. Avec le mouvement qui a mené aux sciences humaines, nous avons assisté à l'effritement des idées d'unité, de certitude, et de possibilité d'une connaissance exhaustive du monde.

C'est dans cette conjoncture que sont apparues les premières traces significatives de la narration à la deuxième personne. Le texte étant issu d'un être-ensemble social, un rapport existe nécessairement entre cette pratique (la deuxième personne en narration) et le creuset de son surgissement. Nous pensons que l'utilisation de la deuxième personne en narration, en réaction à la diffraction de l'unité des grandes idéologies ainsi qu'à la désagrégation des certitudes identitaires dont est la proie notre civilisation, tente de répondre à un besoin de reconstruction de l'identité en lui apportant la solution du rapport à l'altérité. Ce trouble identitaire s'est particulièrement fait sentir au Québec tout récemment alors que la question de l'identité a donné naissance à

différents mouvements populaires, obligeant la gent politique à mettre sur pied une vaste consultation publique (la Commission Bouchard-Taylor) codirigée par l'historien Gérard Bouchard et le philosophe Charles Taylor, indice s'il en est un de l'actualité de nos préoccupations.

Même si la pratique de la narration à la deuxième personne demeure marginale, elle nous semble, dans le contexte sociopolitique actuel, présenter des pistes intéressantes pour penser l'identité et l'altérité. Le soi et l'autre ne peuvent plus être définis simplement. La narration à la deuxième personne témoigne de cette complexité. Nous la laisserons révéler ses secrets par le biais des cinq romans de notre corpus, présentés en avant-propos, à la fois sources et corroborants de notre réflexion.

## CHAPITRE 1

### DEUXIÈME PERSONNE ET RAPPORT À L'AUTRE

La narration a d'abord été l'affaire d'une troisième personne, et l'est encore le plus souvent aujourd'hui. L'inconscient, cette « peste » que Freud a apportée en Occident et qui nous a morcelés, a certainement son rôle à jouer dans l'émergence de la deuxième personne en narration. Tout rapport n'est bien sûr possible que lorsque deux entités entrent en relation, c'est-à-dire lorsque le Tu apparaît<sup>18</sup>. Ainsi, l'inconscient, cet autre en soi que l'on ne connaît pas, cet étranger que l'on ne comprend pas et qui peut même parfois nous faire peur, a permis que l'on adresse la deuxième personne à soi-même : « [Le Je] finit par devenir Tu pour lui-même. C'est cela, le début de la conscience de soi. » (Gadamer : 96)

Dans *Gazo*, le référent du Tu est aussi celui du Je, et pourtant un peu plus que ça. En effet, le dialogue instigue la naissance de quelque chose de plus grand, permettant une co-naissance à travers le rapport à soi permis par l'adresse au Tu.

---

<sup>18</sup> C'est Martin Buber qui établit les modalités de l'utilisation du mot « rapport » tel que nous en ferons usage, soit « là où l'on ne dit pas seulement Je, mais là où l'on peut dire aussi Tu. » (Buber : 152)

*C'est qu'il y a un trésor dans ton baril, c'est ton double, avec lui tu peux t'embarquer dans des dialogues passionnés, vous êtes à tu et à toi, tous les deux, grâce à la chose qui s'appelle fuel, le monde est plus grand soudain, ta voix porte, on la reçoit. Avec lui, à qui tu dis « tu », tu as des émotions, hallucinations et phobies, tu as des voix, elles te susurrent à l'oreille des choses comme : « Tue-le! », avec lui, que tu tutoies, tu voyages la gourde de fuel à tes pieds, tu dépasses enfin la borne qui marque la limite de ton champ, où il est écrit : GAZO. (Genardière : 20)*

Avec le Je romantique, la deuxième personne se perdait dans l'ombre de la première, lui laissant toute la place. La narration à la deuxième personne, comme le montre le précédent exemple, nous présente souvent le phénomène inverse, c'est-à-dire que le Je s'efface au profit de la naissance du Tu.

Tous les romans parmi notre corpus d'observation présentaient d'ailleurs une absence partielle ou totale de la première personne énonciatrice du Tu associée au narrateur.

### **1.1 Effacement de la première personne**

Dans *Tu regardais intensément Geneviève*, de Fernand Ouellette, l'effacement du Je n'est que partiel, les passages narrés à la première personne, assez nombreux, étant graphiquement détachés. La narration des romans de Gao Xingjian est aussi marquée par une évacuation de la



première personne, partielle dans *La Montagne de l'Âme*<sup>19</sup>, qui admet des chapitres entiers à la première personne, mais totale dans *Le Livre d'un homme seul*<sup>20</sup>. Enfin, les romans de Georges Perec (*Un Homme qui dort*) et de Philippe de la Genardière (Gazo) montrent un total effacement de la première personne.

Lorsque la narration admet un changement de personne, nous avons noté quelques particularités qu'il semble primordial de mettre en lumière.

### **1.1.1 Changement de personne dans *Tu regardais intensément Geneviève***

Dans le roman de Ouellette, rien ne permet de vérifier que le Je soit énoncé par le narrateur lui-même, comme il est impossible d'affirmer qu'il adresse le Tu à lui-même. Les passages écrits à la première personne sont en retrait, marqués sur le plan de la mise en page par différents moyens : le retrait de la marge, le caractère italique, les majuscules ou les guillemets.

Dans tous les cas, l'énonciation du Je ne fait pas partie de la trame narrative principale. Elle peut être le fait d'un personnage secondaire, des segments de textes rapportant sa parole ou sa pensée :

*Si, dans un mouvement d'irritabilité, tu avais eu le malheur de faire une remarque, c'était la canonnade sur ta tête : « J'veux*

<sup>19</sup> *La Montagne de l'Âme*. À l'avenir : MA.

<sup>20</sup> *Le Livre d'un homme seul*. À l'avenir : LHS.

*plus entendre parler de ton maudit argent ! te martelait  
Geneviève. Ah ! si j'pouvais travailler [...] » (Ouellette : 84)*

Par contre, elle peut aussi être le fait du personnage principal dont les paroles ou les écrits antérieurs sont insérés en séquences analeptiques dans la trame narrative. La première personne apparaît entre autres dans les extraits du journal intime du protagoniste ou de différents écrits antérieurs à la narration<sup>21</sup>, parfois sous la forme de poèmes :

*[...] J'AI BESOIN DE MON OMBRE pour savoir que je  
chemine bien sur terre. Sous le règne du soleil... (Ouellette :  
19)*

*« Je cherche une fraulein à baiser.  
La peau blanche est sa seule parure.  
Le soleil roule autour de son feu touffu.  
La lune traîne derrière elle.  
(Ouellette : 24)*

Malgré la présence de la première personne provoquée par cette pratique relativement fréquente dans le roman de Ouellette, nous parlons d'absence de la première personne parce que jamais le Je n'est explicitement présenté comme l'énonciateur du Tu, le Tu ne se trouvant jamais, dans une phrase où le sujet serait à la première personne, en position de complément direct (ex. : Je te touche.) ou indirect (ex. : Je te parle.).

<sup>21</sup> Exceptionnellement, la graphie originale du texte de ces extraits (majuscules, italique, alignement, présence et absence des guillemets) a été respectée afin de montrer comment l'auteur a cherché à les détacher du reste du texte.

Toutefois, cette absence de la première personne de la narration doit être considérée comme partielle puisque aucun indice ne permet d'exclure totalement l'éventualité que le narrateur et le sujet visé par le Tu soient un seul et même personnage.

### 1.1.2 Changement de personne dans *Le Livre d'un homme seul*

Les chapitres du roman *Le Livre d'un homme seul* alternent de façon irrégulière entre une narration à la deuxième personne et une narration à la troisième personne. Certains chapitres montrent la particularité d'une narration qui varie du Tu au Il, ou vice-versa. Par exemple, au chapitre 17, essentiellement narré à la troisième personne, le lecteur sera surpris de voir surgir le Tu, puis disparaître à nouveau au profit du Il :

*Aujourd'hui, tu n'as plus besoin de participer à ces séances de discussion obligatoires, au cours desquelles tu étais soumis à l'autocritique, tu n'as plus à te confesser et tu es loin de ces nouveaux mythes. Pourtant, à l'époque, il était terriblement déprimé et aurait aimé épancher ses sentiments. (Xingjian, LHS : 188)*

Cet écart personnel dans la trame narrative, vérifié à quelques reprises dans le roman de Xingjian, a pour effet de créer une distance entre le personnage actualisé par l'énonciation du Tu et celui auquel le Il fait référence, présenté dans ce cas comme partie d'un passé révolu, motif explicité par le narrateur au début du chapitre 18 : « Tu t'aperçois à quel point tu as des difficultés pour

reparler de ce temps-là, à tes yeux, le « il » de cette époque est très difficile à comprendre. » (Xingjian, LHS : 195)

Pourtant, du même coup, un paradoxal rapprochement se produit entre ces deux entités jusque là séparées, fortement distinctes. En effet, le référent de la deuxième personne et celui de la troisième personne sont alors nécessairement le même, mais à des époques différentes, dont le tournant est marqué par le désengagement du personnage dans la doctrine politique chinoise, précision apportée par le narrateur lui-même un peu plus loin : « À présent, tu n'as plus de doctrine. Et un homme sans doctrine ressemble davantage à un homme [...] voilà où réside la différence entre le « tu » ci-présent et le « il » que tu observes. » (Xingjian, LHS : 200)

Nous remarquons aussi que le chapitre 26, d'abord narré à la deuxième personne, est le seuil de l'intrication d'une nouvelle trame narrative à la troisième personne, référant cette fois à un vieillard<sup>22</sup>, ce qui brise la régularité avec laquelle le narrateur oscillait entre la deuxième et la troisième personne à chacun des chapitres. Au chapitre 36, qui présente cette sous-trame narrative à la troisième personne, le Tu reprend momentanément ses droits :

*Quelle autre vérité cherches-tu encore ? Cette vérité est  
on ne peut plus vraie, ne pense à rien d'autre ! Ne mets pas  
ta réflexion en mouvement, tu n'es qu'un être en soi, tes*

<sup>22</sup> Dès lors, le Il peut référer au personnage aussi visé par le Tu, ou référer à un personnage différent, un vieillard qu'il aurait pu devenir s'il ne s'était pas désengagé de la doctrine politique chinoise.

*souffrances viennent justement du fait que tu veux toujours devenir un être pour soi, ce qui t'occasionne mille malheurs.*

*Bon, revenons à lui, cet être en soi, quand tout le monde eut quitté le bureau, se rendit aux toilettes. (Xingjian, LHS : 362)*

Il arrive donc que le changement de personne montre l'intrication de différents niveaux de narration, processus s'apparentant de celui de l'introduction de la première personne dans le roman de Ouellette. Xingjian, par contre, a choisi de ne pas marquer graphiquement le changement de niveau de narration, préférant des indices textuels plus subtils. À l'occasion, seul le changement de personne montre le passage à un niveau de narration différent. Par exemple, au chapitre 44, c'est au même personnage, dans la même situation, que semble faire référence tour à tour le *Il* et le *Tu*, les deux niveaux de fiction s'entrelaçant:

*Il entendit très distinctement bruire les herbes au-dehors, il laissa la lampe éteinte et rangea précautionneusement ses manuscrits posés sur la table, puis il s'allongea sur le lit, fixant dans l'obscurité le papier de la fenêtre éclairé par la lueur de la lune.*

*Sous ce clair de lune si pur, il y avait encore partout des yeux qui t'épiaient, t'observaient, te cernaient. Partout on avait dressé un immense guet-apens, attendant que tu tombes dedans. (Xingjian, LHS : 425)*

Ainsi, dans *Le Livre d'un homme seul*, le changement de personne peut montrer une différenciation du même personnage à des époques

différentes – avant et après ce moment charnière lui ayant permis de devenir un individu –, ou une différenciation du niveau de narration.

### 1.1.3 Changement de personne dans *La Montagne de l'Âme*

Dans *La Montagne de l'Âme*, c'est au rapprochement entre le Je personnage principal et sa propre fiction, actualisée par le Tu, auquel nous assistons, certains passages admettant la mise en présence des deux personnes. « Quand toi, tu es à la recherche du chemin qui mène à Lingshan<sup>23</sup>, moi, en me promenant le long du Yangzi, je recherche la vérité. » (Xingjian, MA : 25) Plus tard, le narrateur présente le moi comme étant lui-même une fiction, montrant l'interinfluence entre Je et Tu :

*Tu sais que je ne fais rien de plus que me parler à moi-même pour distraire ma solitude. Tu sais que ma solitude est sans remède, personne ne peut me soulager, je ne peux avoir recours qu'à moi comme partenaire de mes discussions. Dans ce long monologue, « tu » est l'objet de mon récit, en fait c'est un moi qui m'écoute attentivement, « tu » n'est que l'ombre de moi. (Xingjian; MA : 421)*

Cette co-présence grammaticale de la première et de la deuxième personne ne signifie donc pas pour autant qu'il s'agisse de deux sujets différents, le Je pouvant de toute évidence s'interpeller lui-même par le biais de la deuxième personne.

---

<sup>23</sup> Selon l'auteur, Lingshan est un concept spirituel qui signifie « la Montagne de l'Âme ». Il s'agit d'un lieu de recueillement que cherche à rejoindre le personnage visé par le Tu.

## 1.2 Effacement total de la première personne

Si l'utilisation de la deuxième personne en narration, comme nous l'avons précédemment montré avec *Tu regardais intensément Geneviève* et *La Montagne de l'Âme*, n'exige pas l'effacement complet de la première personne, ni l'exclusivité de la deuxième personne, comme le prouve *Le Livre d'un homme seul*, elle peut toutefois permettre une telle suprématie du Tu.

Les livres *Gazo*, de Philippe de la Genardière, et *Un Homme qui dort*, de Georges Perec, sont des exemples de narration ayant totalement évacué la première personne. Par effacement total du Je narratif, nous référons à un narrateur qui ne se pose jamais comme un Je même en énonçant le Tu<sup>24</sup>.

Il est par contre possible, de façon anecdotique et sans véritable incidence sur le processus de narration, qu'apparaisse un Je. Dans ce cas, il est a-narratif, c'est-à-dire qu'il est le fait de l'acte d'énonciation de l'un des personnages, à l'intérieur, par exemple, d'un dialogue. Alors, le Je peut être énoncé, mais jamais directement *par* le narrateur et *pour* lui-même, c'est-à-dire référant à lui-même.

---

<sup>24</sup> Pour Émile Benveniste, la subjectivité naît de l'utilisation de la première personne : « [...] nous tenons que cette « subjectivité », qu'on la pose en phénoménologie ou en psychologie, comme on voudra, n'est que l'émergence dans l'être d'une propriété fondamentale du langage. Est « ego » qui dit « ego ». Nous trouvons là le fondement de la subjectivité, qui se détermine par le statut linguistique de la « personne ». (Benveniste, 1966a : 260) Précisons toutefois que, selon les paramètres que nous établirons, le Je dépend de son rapport à une altérité. C'est pourquoi il nous semble juste de dire plutôt « Est « ego » qui dit Tu ». Voir à ce sujet le sous-chapitre 1.4 du présent mémoire qui traite de la nature oblique de la deuxième personne.

C'est le cas de Gazo, qui permet exceptionnellement son apparition dans les paroles ou pensées rapportées d'autres personnages :

*Alors il t'a montré fièrement son Tr36, l'air de dire : « Fais-moi confiance ! »*

*Mais tu as des doutes quant à sa détermination, depuis le temps que tu l'exhortes à se secouer. (Genardière : 79)*

*[...] et Goldi t'a lancé ça avec des yeux mauvais, de l'air de dire : « Si tu ne décampes pas d'ici, je te descends. » (Genardière : 89)*

L'évacuation du Je (énonciateur du Tu) laisse un vide que le lecteur doit combler, ce qui aura une incidence sur son rapport à l'œuvre, comme nous le verrons au sous-chapitre 1.4 (La nature oblique de la deuxième personne, p. 131).

### **1.3 La connotation affirmative de la deuxième personne**

La narration à la deuxième personne, même si elle semble vouée à demeurer marginale au sein de la production littéraire, offre un potentiel inattendu. D'abord, il faut noter sa connotation affirmative : elle a pour fonction principale d'affirmer plutôt que d'identifier, comme ce serait plutôt le cas pour la troisième personne.

L'une des particularités de la troisième personne est son essentielle référence à un contexte particulier, indépendant de l'énonciation, posant et identifiant son référent dans un lieu et à un moment donné. Au contraire, la



deuxième personne s'actualise au moment de son énonciation, son référent étant posé dans le contexte (lieu/temps) de cette énonciation, devenant indissociable de l'expérience de l'énonciateur : « La vérité n'existe que dans l'expérience et encore seulement dans l'expérience de chacun, et même dans ce cas, dès qu'elle est rapportée, elle devient histoire. » (Xingjian, MA; 30) La vérité, comme l'identité du Tu, dépend de l'expérience qu'en a le Je. Si elle est « rapportée », donc racontée à une tierce personne, extérieure à l'expérience de cette identité ou de cette vérité, elle devient une histoire, s'inscrivant alors à la troisième personne dans l'acte de communication.

C'est pourquoi on confère au Tu une connotation dite affirmative. Son référent n'est pas identifié dans un lieu et à un moment donné, il est affirmé par l'énonciateur, dépend de lui, de son propre contexte (lieu/temps). Or, nous avons noté l'absence partielle ou totale de la première personne au sein de la narration des livres de notre corpus, créant ainsi un flou posant nécessairement la question de l'identité des référents à la fois de la première et de la deuxième personne. En effet, si le Je énonciateur est absent, impossible de définir avec certitude le Tu destinataire<sup>25</sup>, dont l'identité dépend implicitement de celle du Je. Le lecteur est-il visé par le Tu ? Est-il plutôt celui

---

<sup>25</sup> Oswald Ducrot est sans équivoque quant à la conséquence d'une telle incertitude : « [...] lorsque le nom n'est pas présent explicitement, il y a, à son sujet, un accord implicite des interlocuteurs – faute duquel aucune démonstration univoque n'est possible. » (Ducrot : 242) Dans le cas qui nous occupe, le nom auquel fait référence le Je n'est jamais révélé.

qui l'énonce ? Ou peut-être se trouve-t-il complètement exclu de l'équation ?  
Ou alors son rôle alterne-t-il ?

Nous avons noté que la troisième personne joue un rôle d'identification qui fait défaut à la deuxième personne. Ainsi, les passages du roman de Xingjian (*Le Livre d'un homme seul*, dont il a été question au sous-chapitre 1.1.2) narrés à la troisième personne, ne posent pas de problème de référence. Le pronom remplace un personnage bien défini qui évolue dans le contexte décrit par la narration à la troisième personne.

À l'opposé, puisque le Tu n'a pas de point d'ancrage temporel ou spatial, la deuxième personne peut s'actualiser dans le temps et l'espace de l'énonciation, la même phrase pouvant se renouveler avec le changement de contexte énonciatif. Le personnage visé par le Tu dans *Gazo*, dont la première personne est totalement absente, ne cesse donc de s'actualiser dans un univers sans point de repère fixe<sup>26</sup>, phénomène alimenté par la structure en spirale de la trame narrative<sup>27</sup>.

La narration à la deuxième personne n'exclut toutefois pas une description de lieux assez bien définis et une évolution du temps, rendues

---

<sup>26</sup> Selon Oswald Ducrot, la deuxième personne admet la possibilité d'une certaine ambiguïté référentielle : « Car si, à un premier niveau d'analyse, nécessaire même s'il doit être dépassé, le destinataire est l'être désigné par la 2<sup>e</sup> personne ou par le vocatif, rien n'empêche d'imaginer un second niveau d'interprétation, avec un autre destinataire, celui à qui on parle "par personne interposée (sic)" ». (Ducrot, 1980 : 289)

<sup>27</sup> À propos de la structure en spirale organisant la narration de *Gazo*, voir la présentation des œuvres à l'étude, dans l'avant-propos du présent mémoire.

possibles par l'intrication dans le texte de séquences descriptives à la troisième personne :

*Il pleut pour de bon maintenant sur la station, c'est comme des cataractes sur l'asphalte. (Genardière : 63)*

*La lumière dans la pièce avait moins de vivacité, déjà filtrée par les nuages qui se rassemblaient et s'épaississaient. (Ouellette : 65)*

*La lampe de la table de chevet avait un abat-jour écarlate. (Ouellette : 69)*

*Les restes d'un château fortifié surmontent une colline au bas de laquelle le village s'est étalé. Un bienheureux, non loin de là, aurait vécu dans une caverne que l'on peut visiter. Sur la place, près de l'église, il y a un arbre que l'on dit plusieurs fois centenaire. (Perec : 37)*

Par contre, malgré la possibilité de références anecdotiques à des lieux (« La chapelle baignée de lumières sentait bon les fleurs blanches. ») (Ouellette : 66) ou à des moments (« Ç'avait été un matin de juillet oppressé par la chaleur. ») (Ouellette : 66), le lecteur se voit confronté à une inconstance du référent du Tu.

Cette impermanence référentielle de la deuxième personne est très marquée dans Gazo. À un moment, le Tu est le narrateur,

*[...] n'oublie pas l'autre, celui à qui tu dis « tu » (Genardière : 32),*

puis il devient Naze-Broc :

*[...] celui à qui tu dis « tu » et qui t'appelle Naze-Broc –, tu t'en remets à lui. (Genardière : 48)*

Plus tard, Naze-Broc se fond en un autre :

*[...] c'est l'autre qui t'a raconté ça, Naze-Broc, tu ne sais plus et ça ne fait rien. (Genardière : 78)*

Et encore :

*[...] tu es un autre, ça y est, tu t'appelles Athanase et personne ne pourra dire le contraire. (Genardière : 102)*

*Tu ne peux plus te voiler la face, tu t'appelles Saül et tu as pris la route pour aller tuer Paolo. (Genardière : 172)*

*[...] tu t'appelles Paolo, tu viens de descendre de ta Vespa que tu as laissée sur le bord de mer [...] Donc tu t'appelles Paolo – c'est décidé [...] (Genardière : 174-175)*

Cette instabilité de l'identité du référent de la deuxième personne permet au Tu d'avoir différents visages. Or, il ne s'agit pas pour autant d'une multiplicité de personnages, mais de l'évolution identitaire du même personnage, et ce même si, à la fin du récit, le rapport est présenté comme une simple relation gémellaire :

*On est sur des bords de mer, glauque, et dans le même temps sur des bords d'autoroute, deux homme [sic] sont en chasse, l'un sur le sable, là-bas à Ostie, l'autre sur écran, à Massy, ils se cherchent, ils sont frères, jumeaux, mais la vie les a séparés, c'était pour sauver un ami, maintenant ils n'ont*

*plus qu'un idée en tête, ressouder leurs deux corps de siamois. (Genardière : 191)*

Cette conclusion est difficile à admettre, le personnage ayant absorbé beaucoup plus que ces deux identités, s'étant morcelé ou multiplié :

*[...] on se scinde en deux, trois ou quatre, on entre en conversation enfin. C'est qu'il y a un trésor dans ton baril, c'est ton double, avec lui tu peux t'embarquer dans des dialogues passionnés, vous êtes à tu et à toi, tous les deux [...] (Genardière : 20)*

Cette impossibilité de fixer l'identité est clairement abordée par certains auteurs :

*Je ne sais pas si tu as déjà réfléchi à cette chose étrange qu'est le moi. Il change au fur et à mesure qu'on l'observe, comme lorsque tu fixes ton regard sur les nuages dans le ciel, couché dans l'herbe. [...] Si tu concentres ton attention sur ton moi, tu t'aperçois qu'il s'éloigne peu à peu de l'image qui t'est familière, qu'il se démultiplie et revêt des visages qui t'étonnent. C'est pourquoi je serais pris d'une terreur incoercible si je devais exprimer la nature essentielle de mon moi. Je ne sais lequel de mes multiples visages me représente le mieux, et plus je les observe, plus les transformations m'apparaissent manifestes. Finalement, seule la surprise demeure. [...] Mon expérience me prouve que plus le temps passe, moins cette image évolue selon tes désirs et que, souvent, tout au contraire, elle devient monstrueuse. Tu ne peux plus l'accepter et elle se détache de ton moi, mais finalement, tu y es contraint. (Xingjian, MA : 211-212).*

*[...] la chose qui te tombe dessus, la chose que tu es – là, maintenant – tu ne peux pas dire [...] Impossible à dire, tu ne sais plus à quoi tu ressembles, à qui, il y a longtemps que tu*

*as brisé l'unique miroir de ton deux-pièces, ton visage, c'est une chose inconnue [...] (Genardière : 70)*

*Tu ne connais que ta propre évidence : celle de ta vie qui continue, de ta respiration, de ton pas, de ton vieillissement. Tu vois les gens aller et venir, les foules et les choses se faire et se défaire. (Perec : 93)*

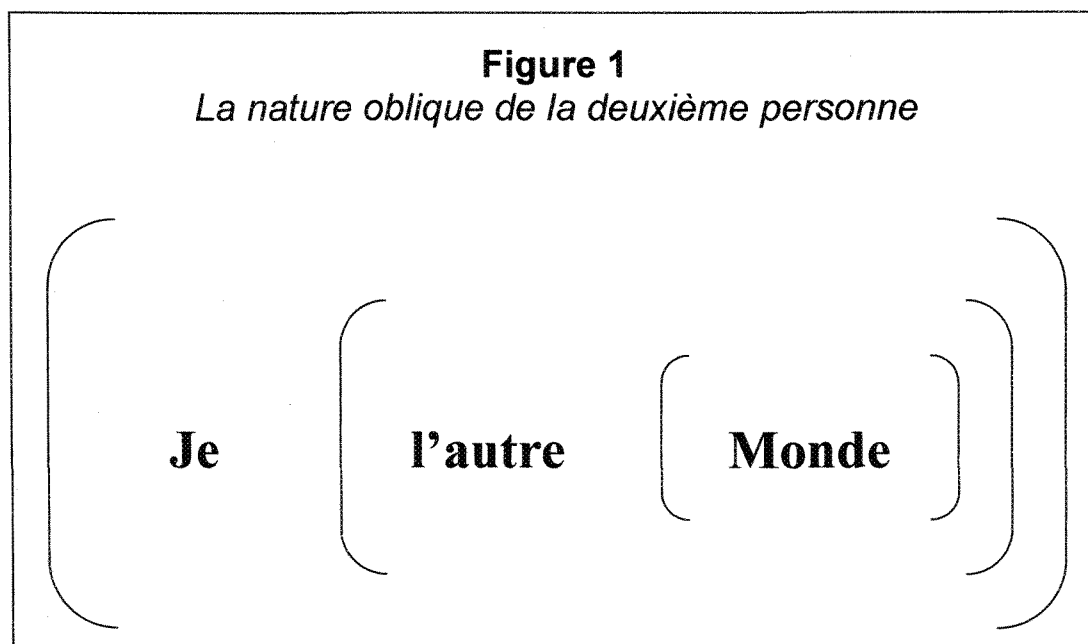
C'est l'effet combiné de la voix affirmative de la deuxième personne et l'absence de la première personne de la trame narrative qui permet de mettre en scène cette impermanence identitaire, ce qui peut parfois donner l'impression au lecteur que les personnages sont désincarnés, leurs caractéristiques ne se fixant jamais précisément, aucune de leurs frontières ne pouvant être véritablement tracée.

#### **1.4 La nature oblique de la deuxième personne**

La narration à la deuxième personne donne accès à l'autre par le biais de la perception du Je énonciateur<sup>28</sup>, mais aussi au monde à travers l'autre<sup>29</sup>. Même si le Je énonciateur ne s'énonce pas clairement, il laisse irrémédiablement ses traces dans l'énoncé, ne serait-ce qu'à partir des choix

<sup>28</sup> Kerbrat-Orecchioni affirme que « c'est le je qui fonde unilatéralement le tu » (Kerbrat-Orecchioni : p. 43), ce à quoi Marinella Termitte répond que, dans le cas de « l'effort romanesque », c'est « le « tu » qui essaie de mettre en place le référentiel, fondement de la représentativité. » (Termitte : 19)

<sup>29</sup> «[...] «je» et «te» donnent toujours accès à leurs référents car ils reflètent le point de vue de l'énonciateur; ils s'interprètent donc toujours à partir de ce point de vue, et ils sont toujours interpénétrables puisqu'il ne saurait y avoir énonciation d'un énoncé sans énonciateur.» (Gouvard : 18) Aussi : « « Je » désigne celui qui parle et implique en même temps un énoncé sur le compte de « je » : disant « je », je ne puis ne pas parler de moi. À la 2<sup>e</sup> personne, « tu » est nécessairement désigné par « je » et ne peut être pensé hors d'une situation posée à partir de « je »; et en même temps, « je » énonce quelque chose comme prédicat de « tu » » (Benveniste, 1966a : 228) Puis : « Tout homme se pose dans son individualité en tant que *moi* par rapport à *toi* et *lui*. » (Benveniste, 1974 : 67)



qu'il fait lors de l'énonciation.<sup>30</sup> Or, lorsque la première personne s'avère absente, vide ou mouvante, elle donne en même temps peu d'informations, parfois erronées ou contradictoires, quant à l'identité de la deuxième personne – ce dont nous avons traité avec l'exemple de Gazo.

Au-delà d'une simple hésitation identitaire, le phénomène est lourd de conséquences. Selon Gadamer, «ce dont il est question arrive aux deux. Je et Tu se métamorphosent tous les deux et sont tous les deux métamorphosés.» (Gadamer : 47) Ainsi, non seulement la participation du lecteur devient-elle primordiale pour l'apport de sens à l'œuvre, mais il y a

<sup>30</sup> « Toute prise de parole implique la construction d'une image de soi. À cet effet, il n'est pas nécessaire que le locuteur trace son portrait, détaille ses qualités ni même qu'il parle explicitement de lui. Son style, ses compétences langagières et encyclopédiques, ses croyances implicites suffisent à donner une représentation de sa personne. Délibérément ou non, le locuteur effectue ainsi dans son discours une présentation de soi. » (Amossy : 9)

plus : le lecteur peut lui aussi subir une métamorphose, son identité pouvant être altérée par ce rapport lectural inhabituel.

Ce potentiel inédit de la deuxième personne en narration offre à l'auteur un outil direct pour atteindre et impliquer le lecteur<sup>31</sup>, pas nécessairement parce qu'il le vise – même s'il est théoriquement possible de créer un narrataire très proche du lecteur, facilitant son identification – mais plutôt parce qu'il l'oblige à se situer par rapport à la narration, questionnant le rôle qu'il joue dans cette équation qui lui avait jusque là été présentée comme distante et extérieure à son existence (narrations à la première ou à la troisième personne). L'investissement qui est demandé au lecteur est important : il doit non seulement prendre part à l'entreprise d'attribution de sens à l'œuvre, mais surtout s'interroger quant à la place qu'il occupe au sein de ce mécanisme.

Ce qui est interpellé par le Tu existe précisément parce qu'il est ainsi interpellé. Éveillé par le comportement du lecteur, « quelque chose qui vient de l'Être s'allume et luit soudain à [sa] rencontre [...] » (Buber : 93) Mais l'effet de l'interpellation ne se résume pas à ce phénomène : quelque chose au cœur même du Je se met à briller, parce qu'il ne devient ce Je que lorsqu'il dit Tu, que lorsqu'il rencontre<sup>32</sup>.

---

<sup>31</sup> Marinella Termitte dit d'ailleurs du Tu qu'il est « le pronom-symbole de l'intervention du lecteur dans l'acte créatif ». (Termitte : 14)

<sup>32</sup> Dans *Je, nous et les autres. Être humain au-delà des appartenances*, François Laplantine met aussi en lumière cet *au-delà* qui naît du rapport à l'autre : « [...] ce n'est jamais seulement la question du même qui est posée, mais la question du même et de l'autre, et le fait qu'il y ait de l'autre appelle un



Cette préoccupation trouve un écho dans les œuvres de Fernand Ouellette et de Gao Xingjian, dont la pratique admet certaines séquences métaréflexives, traitant de la nécessité, pour que l'individu existe, d'entrer en relation avec une deuxième personne. Pour le narrateur de *Tu regardais intensément Geneviève*, écrire à la deuxième personne répond au besoin de circonscrire la première personne :

*[...] tu n'aurais pu accepter de t'enfourer dans ce « je » dont, heureusement, tu savais te dégager, et parfois allégrement. De fait, tu n'avais pris la plume que pour mieux le circonscrire, pour mieux émerger de ta propre conscience.*  
(Ouellette : 25)

Dans *La Montagne de l'Âme*, on présente plutôt le rapport à l'autre comme la condition *sine qua non* de l'émergence de l'individualité :

*À cette époque, l'individu n'existait pas, on ne différenciait pas le « moi » et le « toi ». Le « moi » est apparu tout au début à cause de la peur de la mort; la chose étrange qui n'est pas « moi » s'est transformée en ce que l'on appelle le « toi ». L'homme était alors incapable d'avoir peur de lui-même, sa connaissance de soi venait uniquement de l'autre. Seul le fait de prendre ou d'être pris, d'être soumis ou de soumettre, le confirmait dans son existence.* (Xingjian; MA : 416)

C'est ce processus de co-naissance que nous appelons, sur les traces de Marinella Termite (2002), la nature oblique du Tu. Le Tu, délateur

---

travail sur l'autre de la langue, c'est-à-dire l'étrangeté qui jaillit lorsque l'on fait bouger le langage, lorsque l'on déplace les mots. » (Laplantine : 82).

impassible, dévoile indirectement l'identité du Je.<sup>33</sup> Celui qui dit Tu, tant sur le plan de l'énonciation que de l'énoncé, indirectement, se révèle. Le Je naît en même temps que surgit la parole adressée à l'autre. Car, comme le mentionne Benveniste :

*La conscience de soi n'est possible que si elle s'éprouve par contraste. Je n'emploie je qu'en m'adressant à quelqu'un qui sera dans mon allocution un tu. C'est cette condition de dialogue qui est constitutive de la personne car elle implique en réciprocité que je deviens tu dans l'allocution de celui qui à son tour se désigne par je. (Benveniste, 1966a : 260)*

Cette co-naissance du Je et du Tu a des conséquences importantes lorsque la première personne narrative n'est pas énoncée et que le lecteur se fait Je. Il subit une imprégnation de l'identité induite de ce Je narrateur qui demeure non-affirmé, acceptant par un processus osmotique les caractéristiques nécessaires à l'interpellation du Tu.

### 1.5 L'impossibilité d'une rencontre

Sans la rencontre entre le Je et le Tu, ni le Je ni le Tu n'existent, puisque le Je ne peut s'énoncer sans qu'il ne trouve un Tu à interpeller, et de la même façon, le Tu ne peut naître que s'il se trouve un Je pour l'interpeller. Voilà qui pose un nouveau problème. Cette rencontre dite *nécessaire* est-elle

---

<sup>33</sup> Selon Benveniste, «À la 2<sup>e</sup> personne, «tu» est nécessairement désigné par «je» et ne peut être pensé hors d'une situation posée à partir du «je».» (Benveniste, 1966a : 228)

possible ? Gadamer, qui semble en accord avec Buber quant à l'interinfluence du Je et du Tu, ouvre un ravin entre eux : « aussi familiers qu'ils deviennent l'un pour l'autre, [Je et Tu] n'en deviennent pas moins de plus en plus conscients de la distance qui demeure entre eux. » (Gadamer : 47) À ce sujet, Marinella Termitte est tout aussi claire quant à la distance qui sépare l'un et l'autre, quoiqu'elle situe le Tu comme étant intérieur au Je :

*En tant que partie du « je », le « tu » [...] dévoile un espace de rupture que le masquage tente de recomposer en unité et qui tire ses origines de la naissance de l'écriture, du dévoilement de l'oralité, dont on garde l'immédiateté et la tentative de poser à distance, quand même, l'interlocuteur, l'autrui, extérieur ou intérieur. (Termitte : 91-92)*

Qu'on définisse le rapport entre la première et la deuxième personne comme étant d'inclusion (comme Termitte) ou d'exclusion (comme Gadamer), la distance qui les sépare semble inaltérable.

### **1.5.1 L'interpellation de l'autre**

Si l'interpellation permet d'advenir, de susciter à la fois le locuteur et son interlocuteur, elle est surtout la conséquence d'un ultime espoir de rencontre avec l'autre. Utiliser le Tu, même en permettant de croire à un rapprochement salvateur et révélateur, oblige la prise de conscience de la profonde division qui sépare l'être de lui-même ou de l'Autre, réalisant par son essence même la rature indélébile séparant Je-Tu, ou la conjonction se

dressant comme un mur étalant son ombre entre Toi et Moi. Cette irrémédiable distance entre soi et l'autre trouve son inscription dans tous les livres de notre corpus, à plusieurs reprises. Cette préoccupation surgit entre autres chez les personnages de Xingjian :

*Tu dis que tu voudrais la comprendre, à fond, et pas seulement son corps, ou ce qu'elle appelle son corps.*

*- Mais c'est impossible, une personne ne peut pas comprendre entièrement une autre, surtout un homme envers une femme, il croit y parvenir, mais c'est impossible. (Xingjian; LHS : 130)*

*L'art et la littérature permettent-ils de communiquer? En principe, cela ne se discute pas, mais certains estiment que c'est impossible. (Xingjian; LHS : 373)*

*Elle dit que tes histoires sont de plus en plus méchantes, de plus en plus triviales.*

*Tu dis que c'est précisément le monde des hommes.*

*Dans ce cas, qu'en est-il du monde des femmes?*

*Seules les femmes connaissent le monde des femmes.*

*N'y a-t-il aucun moyen de les faire communiquer?*

*Ce sont deux approches différentes.*

*Mais l'amour permet de les faire communiquer.*

*Tu lui demandes : tu crois à l'amour? (Xingjian; MA : 251)*

Dans *La parole romanesque*, Gillian Lane-Mercier mentionne qu'« Un locuteur est apte à devenir son propre destinataire » (Lane-Mercier : 81). Si la deuxième personne peut servir le rapport de soi à soi<sup>34</sup>, nous trouvons aussi

<sup>34</sup> Il arrive assez fréquemment, dans la vie comme dans la littérature, qu'un sujet, personne ou personnage, entre en rapport avec lui-même sans nécessairement passer par l'extérieur. Jean-Michel Gouvard, qui décrit pourtant admirablement la mécanique de l'utilisation des divers pronoms indexicaux, aborde ce phénomène avec beaucoup de légèreté, affirmant qu'il s'agit simplement d'une « attitude fréquente dans la vie courante, lorsque l'on se parle à soi-même en se tutoyant, souvent à travers des formules stéréotypées comme « tu as gagné le gros lot », « tu l'as bien cherché », « tu ne peux pas te taire », etc., adressées à soi-même. » (Gouvard : 47-48) Son propos mérite d'être nuancé en

des traces d'une distance inaliénable qui s'immisce au cœur même de l'identité du sujet. Dans *Gazo* et dans *Tu regardais intensément Geneviève*, le Tu permet d'ouvrir le sujet, d'affiner sa division, de parfaire son éclatement par le biais d'un interstice mitoyen ou d'une faille :

*[...] le « tu » que tu emploies avec l'autre, Naze-Broc, pour mettre de l'air entre toi et toi [...] on se dit « tu » comme on se plante un couteau dans le ventre.  
Ou qu'on appuie sur la gâchette d'un Tr36 en criant : « FEU! »  
(Genardière : 31)*

*Aujourd'hui, rencogné dans ton cauchemar qui revenait comme une voix d'outre-temps, tu avais l'impression qu'une faille profonde s'ouvrait en toi [...] (Ouellette : 38)*

Cette séparation du sujet d'avec lui-même oppose souvent son identité à son propre corps, les dissociant totalement, devenant étrangers :

*[...] ton corps est loin, très loin de toi [...] (Genardière : 75)*

*Tu devrais te regarder toi-même d'un œil détaché, comme un simple individu, ou comme un animal doté de conscience, une bête aux abois dans la jungle humaine. (Xingjian; LHS : 184)*

*À cet instant, tu comprends que l'homme allongé derrière le rideau, c'est toi. Tu ne veux pas mourir ainsi, tu veux revenir dans le monde des humains. (Xingjian; MA : 337).*

---

deux points. D'abord, nous convenons que la deuxième personne est celle de l'adresse. Pourtant, le rapport à soi – comme le rapport à l'autre à l'extérieur de soi – ne se fait pas exclusivement ou nécessairement explicitement à la deuxième personne. Un individu pourrait facilement prendre exactement les mêmes formules et se les adresser en utilisant la troisième personne, mais en se parlant à lui-même, de lui-même. Ensuite et surtout, le rapport à soi peut porter beaucoup plus à conséquences que les quelques exemples qu'il présente, devenir un véritable dialogue qui dépasse le stade des «formules stéréotypées».

*Mais ensuite tu sais, tu commences à savoir, avec une certitude de plus en plus implacable, que tu as perdu ton corps, ou plutôt non, tu le vois, non loin de toi, mais tu ne le rejoindras jamais.*

*Tu n'es plus qu'un œil. Un œil immense et fixe, qui voit tout, aussi bien ton corps affalé que toi, regardé regardant, comme s'il s'était complètement retourné dans son orbite et qu'il te contemplait sans rien dire, toi, l'intérieur de toi, l'intérieur noir, vide, glauque, effrayé, impuissant de toi. Il te regarde et il te cloue. Tu ne cesseras jamais de te voir. Tu ne peux rien faire, tu ne peux pas t'échapper, tu ne peux pas échapper à ton regard, tu ne pourras jamais [...] Tu te vois, tu te vois te voir, tu te regardes te regarder. (Perec : 100)*

*N'étiez-vous, cette nuit-là, que des ombres qui hantaient votre propre cadavre? N'étiez-vous pas plutôt des vivants aux prises avec un cadavre, le cadavre en gestation que tu n'osais pas nommer? (Ouellette : 37)*

Dans certains cas, le rapport est à ce point d'exclusion qu'il provoque un schisme, créant un décalage entre la réalité du corps et celle du sujet qui s'en dissocie, comme dans *Le Livre d'un homme seul* : « La plante de tes pieds nus et sales claque devant toi. » (Xingjian; LHS : 34) Il est aussi possible que le sujet, apathique, adopte une attitude de passivité absolue face aux gestes du quotidien que son corps, semblant doué d'une volonté plus forte que le sujet lui-même, continue de reproduire :

*Tu ne bouges pas. Tu ne bougeras pas. Un autre, un sosie, un double fantomatique et méticuleux fait, peut-être, à ta place, un à un, les gestes que tu ne fais plus : il se lève, se lave, se rase, se vêt, s'en va. Tu le laisses bondir dans les escaliers, courir dans la rue, attraper l'autobus au vol, arriver à l'heure dite, essoufflé, triomphant, aux portes de la salle. (Perec : 19)*

Enfin, il peut aussi advenir que le sujet se sépare de son propre esprit devenu entité indépendante :

*Pour l'instant, ton esprit est occupé par une tâche que tu aurais à accomplir, mais que tu ne parviens pas à définir exactement; il semble qu'il s'agisse d'une tâche peu importante en soi et qui, peut-être, n'est que le prétexte, l'occasion de vérifier si tu connais le code [...] est-ce bien à toi de le faire? [...] Cette question est évidemment beaucoup plus importante que la tâche elle-même, et tu n'as rien pour la résoudre [...]. (Perec : 95)*

L'interpellation de l'autre est donc beaucoup plus complexe que le simple rapport institué entre deux individus mis en présence. En fait, c'est toute la complexité de l'altérité et la difficulté de s'en approcher qui se concentre dans une pratique narrative à la deuxième personne, montrant que les auteurs tentés par cette pratique sont nécessairement préoccupés par l'urgence d'une telle rencontre.

### 1.5.2 L'incarnation du rapport à l'autre

La préoccupation pour le rapport à l'autre, dont l'utilisation de la deuxième personne est le symptôme qui nous a semblé le plus flagrant<sup>35</sup>, a trouvé dans plusieurs des romans à l'étude une autre façon de s'inscrire.

<sup>35</sup> Il faut toutefois admettre que l'utilisation délinquante d'autres pronoms peut en être le signe. Le détachement du soi à soi par l'utilisation de la troisième personne pour se désigner soi-même montre aussi un rapport à soi motivé. Au sujet de l'utilisation des pronoms, voir Jean-Michel Gouvard. Ce dernier donne aussi l'exemple de la valeur hypocoristique de la 3<sup>e</sup> personne, qui «désigne une

Dans certains cas, c'est la caresse qui devient la métaphore par excellence de l'urgence du désir de rencontrer l'autre, mais aussi de l'incapacité d'arriver à une telle rencontre.

C'est Ouellette qui fait le plus explicitement référence à la relation possible entre l'écriture et le rapport charnel : « L'écriture, ton autre raison de vivre, ne pouvait pas être dissociée de cette union désirée avec Geneviève. » (Ouellette : 64) Une union qui, malgré les années et toutes les expériences partagées, demeure *désirée*, donc insatisfaite. Dès le premier contact avec Geneviève, le personnage de Ouellette avait gravement ressenti son incapacité à véritablement circonscrire cette autre aimée :

*Ce corps féminin n'aurait pu être plus nu que vêtu de cette robe de satin rouge. Il t'avait semblé que tes mains se posaient directement sur la peau ardente des reins et des flancs. Pour la première fois, tu sentais la femme avec tes mains, tu la voyais presque<sup>36</sup>. (Ouellette : 63)*

L'acte érotique, rapport à l'autre souvent perçu comme contact par excellence entre deux êtres, réunion au cœur de l'intensité résultant de la tension provoquée par l'entrelacement des sens, ne permet pas plus la véritable rencontre. Dans la caresse de l'amant, « c'est sa main qui dira le tu, les mots introuvables ou inavouables » (Plourde : 37), c'est-à-dire qu'elle fera

---

énonciation dans laquelle le locuteur cherche à manifester de l'affection pour son interlocuteur à travers les choix linguistiques qui caractérisent son énoncé.»

<sup>36</sup> Le changement de graphie est de nous. Le choix du vocable presque prouve la volonté de l'auteur de montrer l'incapacité du personnage à embrasser totalement Geneviève.



advenir cet indicible et, du même coup, deviendra caresse, deviendra Je tendu vers le Tu. Pourtant, encore, la caresse ne touche pas, mais ne fait qu'effleurer.

*Échouant dans sa tentative de dévoilement, la caresse cherche, marche à l'invisible. [...] La caresse exprime l'amour en souffrant son incapacité de le dire. [...] [Elle] s'impatiente de ne se saisir de rien [...]. L'Aimée, à la fois saisissable et insaisissable, violable et inviolable, touchable et intouchable, se tient dans la virginité de son secret. (Plourde : 37)*

Une caresse, comme le Tu, ne trouverait donc jamais satisfaction. Car si la caresse devenait omnipotente, si elle connaissait la plénitude, elle s'épuiserait du même coup et à jamais, n'ayant plus aucun prétexte pour ressurgir. Dans la main de l'amant se trouve à nouveau cette « matière » non tactile, fuyante, rendant impossible sa satisfaction : « Ainsi vous aviez passé dix jours dans l'étonnement et le ravissement des multiples ressources du corps jouissant. Vingt ans après, tu ne te sentais toujours pas rassasié de Geneviève. » (Ouellette : 70)

C'est cette distance inaliénable entre les êtres, l'échec patent de la rencontre dont l'urgence se fait sans répit sentir, que la caresse incarne invariablement aussitôt qu'elle surgit dans les autres romans de notre corpus. Mais c'est aussi, pour le personnage caressant, une façon de se sentir advenir, comme dans *La Montagne de l'Âme*, alors que les personnages

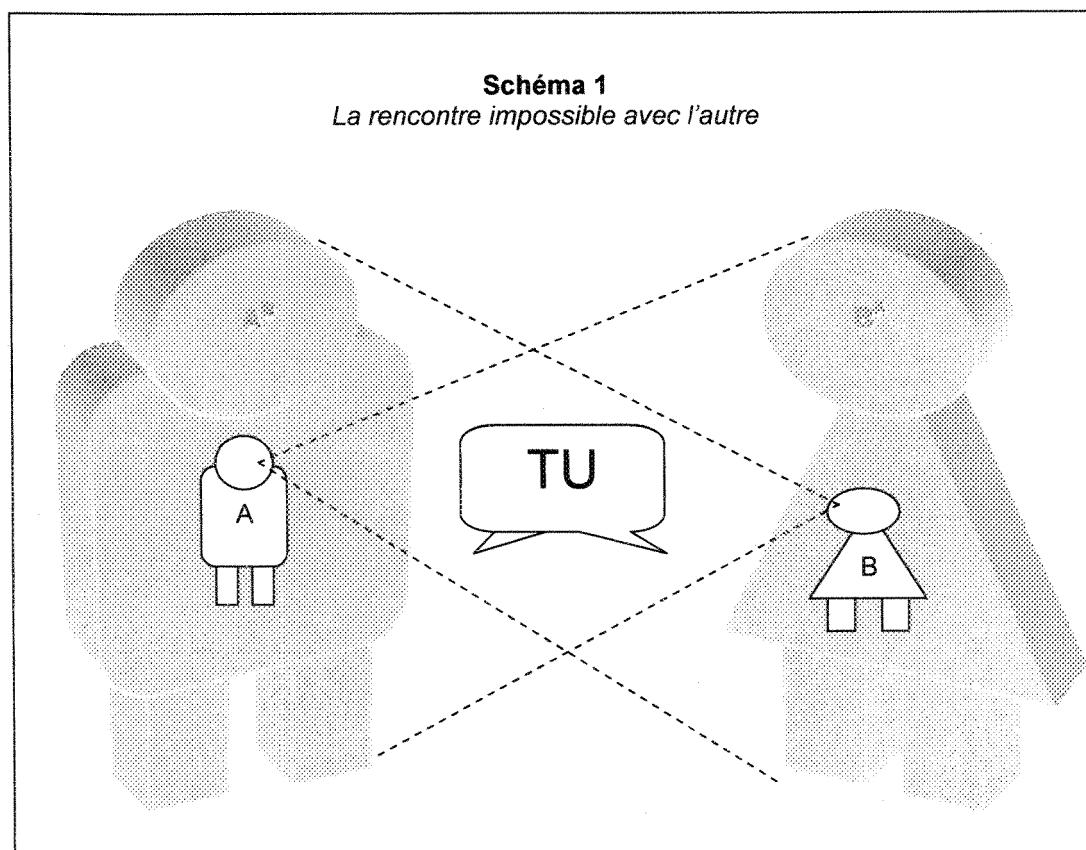
« ne supportaient plus la solitude et se tenaient étroitement serrés, seule la chair de l'autre attestait [leur] propre existence. » (Xingjian; MA : 166)

Au-delà du contact physique plutôt accessoire qui survient lors de la caresse, celle-ci ne permet pas de véritablement rencontrer l'autre. Elle est toutefois révélatrice et objectivante pour celui qui touche, tout comme l'interpellation de l'autre par le biais de la deuxième personne permet à l'énonciateur de s'approcher de lui-même et de ses propres frontières. Le Tu, comme la caresse, cherche l'autre, le fouille, sans arriver à le trouver véritablement. Parce qu'entre *toi* et *moi* se trouve l'image que *j'ai* de *toi*.

### 1.5.3 La prévalence de l'image de l'autre

Dans le schéma 1 (*La Rencontre impossible avec l'autre*), conçu à la suite de l'observation du rapport entretenu par les personnages des différents romans à l'étude, les sujets A et B se confrontent dans un dialogue. A interpelle B, cherchant la rencontre, mais il n'arrive qu'à approcher l'image qu'il a de B, c'est-à-dire B<sup>A</sup>, celle qui se réalise au moment de l'énonciation par l'utilisation du Tu – et justement par celle-ci – soit B augmenté par les attentes et le travail d'idéalisation de A<sup>37</sup>. Ce problème de la prévalence de *l'image de l'autre sur l'autre* est évidemment réciproque, le processus se

<sup>37</sup> « La construction en miroir de l'image des interlocuteurs apparaît également chez Michel Pêcheux (1969) selon lequel A et B, aux deux bouts de la chaîne de communication, se font une image



reproduisant et la perception s'actualisant dès qu'est utilisé le Tu par l'un ou l'autre des interlocuteurs.

Ce qui est effectif, c'est donc un mouvement vers l'autre plutôt qu'une véritable rencontre, qui s'avère finalement impossible.<sup>38</sup> Ce constat de

respective l'un de l'autre : l'émetteur A se fait une image de lui-même et de son interlocuteur B; réciproquement le récepteur B se fait une image de l'émetteur A et de lui-même. » (Amossy : 11).

<sup>38</sup> Dans le premier tome de *Problèmes de linguistique générale 1*, Benveniste affirme : « Quand je sors de « moi » pour établir une relation vivante avec un être, je rencontre ou je pose nécessairement un « tu », qui est, hors de moi, la seule « personne » imaginable. » (Benveniste, 1966a : 232) Or, comme il y a dans l'énonciation l'incontournable effet de perception du Je, il nous semble judicieux de renoncer à l'idée d'une rencontre pour préférer l'idée selon laquelle le Je pose le Tu, c'est-à-dire que sa relation avec lui implique nécessairement une volonté de le définir, ce qui admet que l'autre soit en partie créé par le soi à travers l'adresse à la deuxième personne. Au sujet de l'ambiguïté introduite par l'utilisation

l'impossibilité d'une rencontre pourrait sembler pessimiste, mais en fait, elle donne l'espoir aux sujets de toujours être mus par l'insatisfaction, poussés à se chercher l'un et l'autre, et l'un à travers l'autre.

Dans *Tu regardais intensément Geneviève*, le personnage visé par le Tu est souvent confronté à ce problème de la prévalence de l'image. Dès ses premiers rapports amoureux, il sent déjà s'immiscer entre lui et l'autre cet écran éclipçant invariablement l'autre :

*La chair, la femme avaient été gravement indissociables du premier ébranlement de ta conscience morale. Et pourtant, la « jeune fille » n'en ressortirait, avec l'adolescence, que plus lumineuse, puisque, par la suite, tu ne pourrais jamais la regarder telle qu'en elle-même, mais ne saurais que la rêver.*  
(Ouellette : 62)

Plus tard, il élaborera une telle image de Geneviève :

*Pour la première fois, tu voyais sa nudité entière, son dos de splendeur rosée, chatoyante, convergeant vers la puissance des reins, ses fossettes, ses fesses si rondes, ses cuisses bien fuselées, ses chevilles. Cette image première s'était gravée à jamais. Dans un éclair, tu avais été ébloui par la beauté faite femme [...]* (Ouellette : 70)

---

des termes « rencontre » et « pose », voir l'article de Stéphane Mosès (2001) : « Il convient néanmoins de noter, dans cette définition de la « transcendance » du Je par rapport au Tu, l'ambiguïté de la formule : « je rencontre ou je pose ». En effet, dans l'expérience de la relation vivante avec un être » que Benveniste évoque ici, « rencontrer » et « poser » désignent deux attitudes radicalement différentes. » (Mosès : 518)

Mais cette image où il aura claustré Geneviève deviendra pour lui une limite, un incontournable obstacle à sa rencontre avec elle, devenant source de conflit :

*Tu aimais Geneviève sans nul doute. Toutefois, il te semblait, certains moments comme ce soir-là, que tu avais toujours refusé de détruire l'image d'elle que tu portais en toi depuis ton coup de foudre. [...] Quand tu prétendais aimer Geneviève, de quelle femme s'agissait-il? N'avais-tu pas toujours les yeux saturés de celle que tu avais découverte nue et splendide le soir de votre première nuit de noces [...]?* (Ouellette : 180)

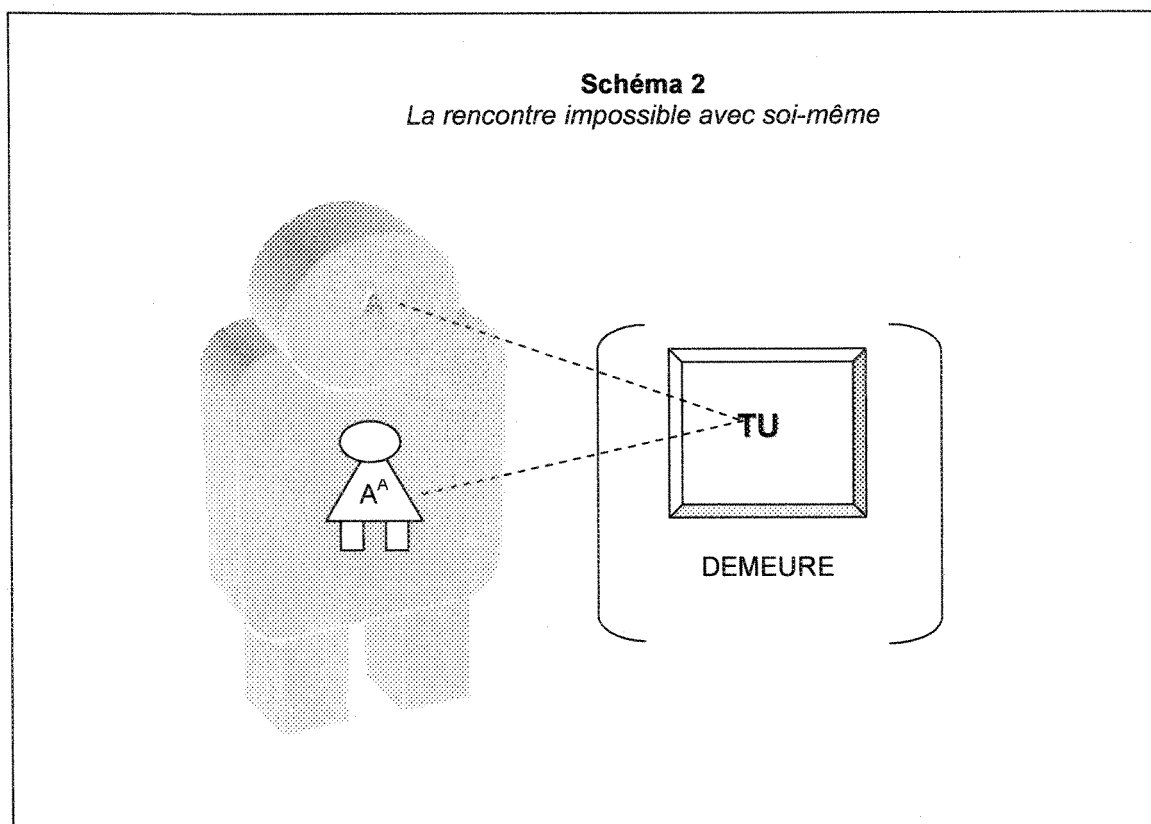
Comme nous l'avons souligné avec le schéma 1, cette difficulté est toutefois réciproque, ce dont on trouve aussi des traces dans le roman de Ouellette :

*[...] elle avait sorti une vieille photo de toi prise au moment de vos fiançailles, et l'avait mise contre le miroir de votre commode de chambre [...] Ce que tu avais compris, dans ce message muet, c'est que l'image qu'elle s'était faite de toi, celle d'un adolescent idéaliste et pur, était évanouie. [...] Aux yeux de Geneviève, tu n'étais plus l'homme avec lequel elle s'était fiancée, mais un être faible comme les autres, qui pouvait la « tromper ».* (Ouellette : 166)

Comme la caresse, l'interpellation de l'autre est stimulée par son incapacité à le rencontrer, soumis à l'incontournable décalage de l'image, plaçant le sujet dans la situation d'un insatiable manque qui crée la tension stimulant le rapport à l'autre.

### 1.5.4 La prévalence de l'image de soi

Comme le sujet qui se heurte invariablement à l'image qu'il se fait de l'autre lorsqu'il l'interpelle, la relation qu'entretient un sujet avec lui-même se voit limitée par le décalage de la perception<sup>39</sup>. Le schéma 2 nous permettra d'illustrer l'exemple du sujet A. C'est dans la *demeure*<sup>40</sup>, une attitude de



<sup>39</sup> Selon Benveniste, « Il faut et il suffit qu'on se représente une personne autre que « je » pour qu'on lui affecte l'indice « tu ». Ainsi toute *personne* qu'on se représente est de la forme « tu », tout particulièrement – mais non nécessairement – la personne interpellée. Le « tu » (« vous ») peut donc se définir : « la personne non-je ». » (Benveniste, 1966a : 232). Ainsi peut surgir l'autre en soi.

<sup>40</sup> Ce concept de Lévinas a été vulgarisé par Simonne Plourde dans *Avoir-l'autre-dans-sa-peau : lecture d'Emmanuel Lévinas*.

recueillement ayant la résonance méditative de la parole adressée à soi, que A approche le *féminin*<sup>41</sup>, l'autre se trouvant en lui. Mais dans les faits, il n'a accès qu'à une image idéalisée de lui-même (A<sup>A</sup>) une véritable rencontre avec soi-même étant au demeurant aussi impossible qu'une rencontre avec l'autre<sup>42</sup>. Pourtant, comme pour la caresse qui est stimulée dans sa recherche par son incapacité à trouver, le sujet a soif de se chercher : il s'interpelle, il s'interroge, au risque de ne jamais se trouver. Parce que c'est l'adresse, le Tu, qui permet au Je de surgir, de presque être mis en présence. C'est ainsi que les principaux personnages des romans à l'étude semblent s'interroger et douter, s'adressant à eux-mêmes. Cette interpellation est très souvent en discours direct :

*[...] tu tombes sur Naze-Broc, là, tout juste devant toi, tu n'en crois pas tes yeux. [...] ses yeux lui sortent des orbites, il a une tête à faire peur, et même il a l'air complètement fou – mais qu'est-ce qu'il fait là?  
C'est alors que tu te reconnais dans le miroir. (Genardièrre : 128)*

*L'image que tu projetais de Geneviève était encore la première, refigurée malgré les ans, approfondie. Elle demeurait la parfaite, celle dont tu avais rêvé adolescent [...]. Aujourd'hui, vivais-tu avec Geneviève ou avec son souvenir? (Ouellette : 155-156)*

---

<sup>41</sup> *Idem.*

<sup>42</sup> Nous paraphrasons ici un point soulevé par Charles Taylor, pour qui la définition exacte de l'identité du moi est impossible : « Le moi se constitue en partie par ses interprétations de lui-même [...]. Mais les interprétations du moi ne peuvent jamais être parfaitement explicites. Une formulation complète se révèle une impossibilité. » (Taylor : 55)

*Une fois les souvenirs transformés en phrases, tout ce que tu peux regrouper, ce sont des mots entre eux. Les souvenirs peuvent-ils être racontés? Tu ne peux t'empêcher d'en douter, de même que tu doutes des capacités de la langue.*  
(Xingjian; LHS : 372)

L'interpellation peut aussi être faite en discours indirect, technique le plus souvent employée par Perec :

*[...] maintenant, tu es bel et bien prisonnier à l'intérieur de l'oreiller où il fait si chaud et noir que tu te demandes non sans quelque inquiétude comment tu vas t'y prendre pour sortir.* (Perec : 34)

*[...] tu te félicites d'avoir sauvé le maximum, car tout le reste est perdu [...]* (Perec : 98)

De toute évidence, l'utilisation de la deuxième personne en narration cherche à répondre à un insatiable besoin de rencontre provoqué par la conscience de l'autre – hors de soi comme en soi. Il ne s'agit pas seulement de l'exercice de style d'un auteur en manque de défi, d'un simple jeu de contrainte oulipien : c'est le vecteur d'un fort potentiel sémantique, le seuil d'un mouvement vers cet autre nécessaire à la constitution du soi.



## CHAPITRE 2

### La voix identitaire de la deuxième personne

Selon le *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* d'André Lalande, l'altérité s'oppose à l'identité dans un rapport qui ne peut en aucun cas les rapprocher. « La notion d'altérité est au point de vue logique une relation symétrique et intransitive [...]. Elle est ainsi définie comme négation pure et simple de l'identité. » (Lalande : 39) Or, cette conception de l'identité a souvent été interrogée, par exemple par Emmanuel Lévinas, pour qui nous ne sommes sujets que pour d'autres sujets, desquels nous sommes responsables, voire otages. Pour nous, le rapport à l'altérité n'implique pas de sujétion à l'autre, et si l'altérité est négation de l'identité, elle nous semble être le transit ultime permettant le dialogue constitutif de cette identité. Nous montrerons comment l'identité dépend, pour être posée comme telle, de l'altérité, à laquelle elle se confronte pour arriver à elle-même.

Dans *La Vie en dialogue*, Martin Buber écrivait qu'« On ne peut pas dire Je en parfaite réalité – c'est-à-dire en se trouvant – sans avoir dit Tu en parfaite réalité [...] » (Buber : 154) Dire Tu permet donc de se dire soi-même comme étant Je, de se situer dans un rapport avec l'autre. Ce serait donc une

nécessité de s'ouvrir à l'altérité pour en arriver à soi-même. Or, qu'est-ce que cette altérité objectivante? Où peut-on la trouver ?

Sur la base d'observations faites à partir du corpus littéraire dont il a déjà été question<sup>43</sup>, nous avons pu constater qu'il existe différentes possibilités d'utilisation de la deuxième personne en narration, ce qui nous a permis de concevoir un modèle permettant de penser l'identité.

Nous posons l'identité comme étant mouvante, évolutive, s'actualisant perpétuellement<sup>44</sup> selon la façon dont le sujet l'envisage, et selon différents rapports que nous qualifierons de « constitutifs », puisque contribuant à la constitution de cette identité.

## 2.1 Le processus d'objectivation de l'identité

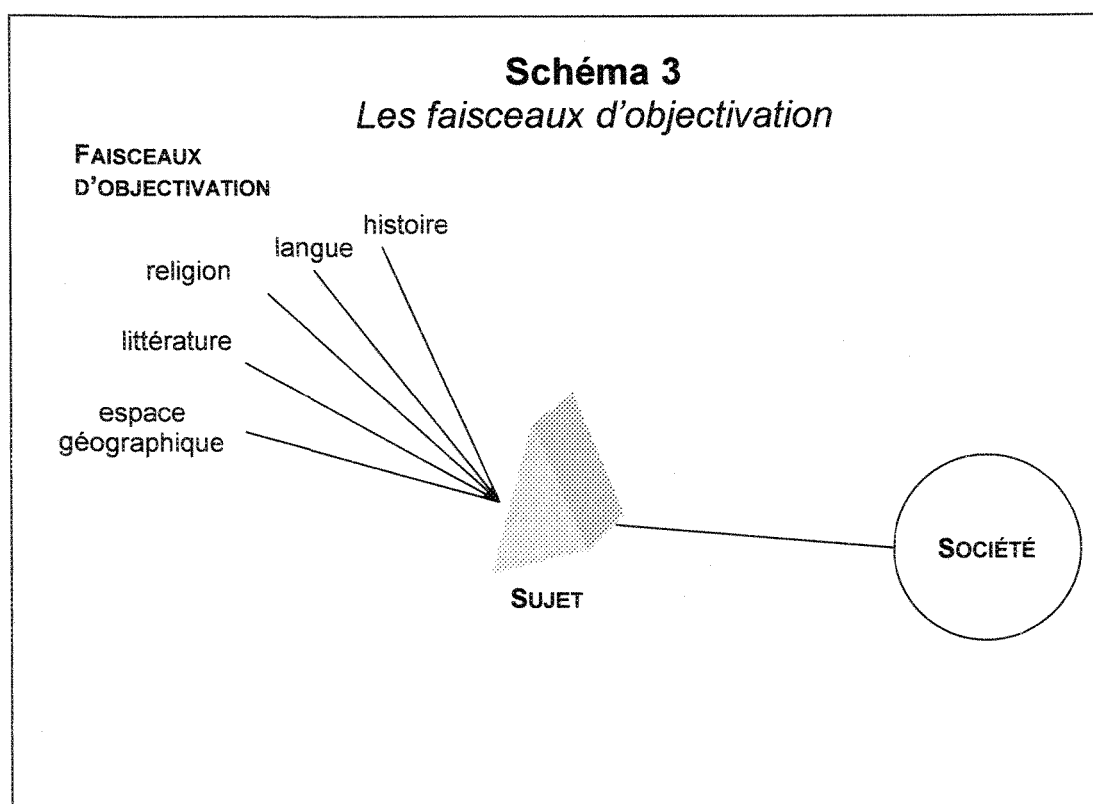
D'abord, nous avons considéré le premier rapport constitutif comme celui de la relation qu'entretient le sujet avec une multitude de faisceaux d'objectivation<sup>45</sup> qui se croisent, se tressent et s'entrechoquent, le sujet

<sup>43</sup> Cf. Présentation des œuvres à l'étude, page 108 du présent mémoire.

<sup>44</sup> Cette réactualisation constante a été abordée par Émile Benveniste : « Dès que le pronom *je* apparaît dans un énoncé où il évoque – explicitement ou non – le pronom *tu* pour s'opposer ensemble à *il*, une expérience humaine s'instaure à neuf et dévoile l'instrument linguistique qui la fonde. » (Benveniste, 1974 : 68).

<sup>45</sup> Ici, le *Tu* n'est pas explicitement utilisé par le sujet pour entrer en rapport avec ces dits faisceaux d'objectivation, car « l'opposition « moi-toi » est une structure d'allocution personnelle qui est exclusivement interhumaine. » (Benveniste, 1974 : 99) Or, nous avons souligné plus tôt, citant en cela Buber, que nous ne pouvons utiliser le mot rapport que lorsque nous avons la possibilité de dire *Tu*, c'est-à-dire lorsque deux entités distinctes (un soi divisé, multiplié ou en relation avec ce qui est *autre*) entrent en relation d'influence se rapprochant du dialogue. Benveniste ouvre la porte à ce type d'utilisation qui diverge de la norme langagière : « Il n'y a qu'un code spécial, religieux ou poétique, qui autorise à employer cette opposition hors du milieu humain. » L'étude de la narration à la

devenant un nœud prismatique en leur point de rencontre<sup>46</sup>. Les différents faisceaux dont nous parlons ici peuvent être plus ou moins facilement discernables. En termes simples, il peut s'agir de l'histoire, la langue, la religion, la littérature, l'espace géographique, etc. On trouve des exemples de chacun de ces rapports dans les romans de notre corpus.



deuxième personne nous place de toute évidence dans un code qui permet une opposition « moi-toi » qui ne soit pas nécessairement interhumaine.

<sup>46</sup> La construction de ce schéma s'inspire des réflexions de nombreux auteurs pour qui l'identité, sans être soumise à une détermination totalement extérieure, résulte du rapport à la concentration d'une multitude d'instances. Citons en exemple Jacques Dubois qui, dans *L'institution de la littérature*, mentionne que « [...] l'auteur n'intervient jamais à partir de rien. D'autres instances se parlent à travers lui – groupe, classe, société, idéologie, code. » (Dubois : 119).

Une multitude d'autres faisceaux moins faciles à délimiter, plus nuancés, doivent aussi être envisagés, le sujet entrant constamment en relation avec son environnement. Chaque fois qu'il tente un mouvement vers ce qui est autre, il place son identité en état de déséquilibre, exerçant une tension permettant une actualisation objectivante.

Il ne s'agit pas ici de poser le sujet comme étant soumis à un déterminisme extrinsèque et fatal<sup>47</sup>. C'est bien le *rapport* constant qu'entretient le sujet avec un faisceau qui est à prendre en compte, et surtout l'investissement d'une charge émotionnelle plus ou moins importante dans ce rapport<sup>48</sup>. Il faut aussi noter que le sujet n'est pas non plus extérieur à la société, puisque chacun des gestes qu'il pose – ou qu'il ne pose pas – institue d'avantage son identité. De plus, le sujet fait une lecture du monde sans laquelle ce dernier n'acquiert aucun sens : « Les hommes ne peuvent comprendre ce monde, tandis que l'existence de ce monde repose

<sup>47</sup> Car évidemment, même soumis à des faisceaux identiques ou semblables, chacun y répond de façon différente. À ce sujet, Raphaël Gély indique qu'« on peut dans une société donnée partager de mêmes références en s'y rapportant de façon différente, voire conflictuelle. » (Gély : 161).

<sup>48</sup> Alors que Charles Taylor parle de « réseaux d'interlocution » (Taylor : 57) constitutifs de l'identité du moi, Raphaël Gély illustre la complexité du modèle par une réflexion sociologique de la formation de l'identité, parlant d'une « forme connexionniste d'expérience sociale » qui se concentre autour de l'idée même du rapport et de l'appréciation par le moi du vécu de ce rapport : « l'individu est en effet amené à vivre son rapport à l'identité sociale qu'il mobilise comme un rapport qui ne va pas de soi, comme un rapport qui doit être contextuellement construit. [...] l'identité sociale est explicitement vécue ici comme transformable, comme étant mise à l'épreuve d'un nouveau contexte. Mais ce contexte n'est pas considéré comme un contexte passif. Il est un contexte en construction. Il implique la réflexivité d'individus négociant leur position en mobilisant des identités sociales de telle façon ou de telle autre façon. C'est ainsi que nous avons montré qu'un tel rapport de l'individu à l'identité sociale implique la réflexivité d'un processus d'apprentissage. Le concept d'apprentissage semble pouvoir être ici opportunément utilisé dans la mesure où il nous permet de mettre en évidence le caractère fondamentalement actif et constructif du rapport de l'individu à l'identité sociale qu'il mobilise. » (Gély : 57-58)

entièrement sur la perception des individus [...] » (Xingjian; LHS : 149) Ainsi nous voyons-nous dans l'obligation d'affiner notre modèle.

Nous proposons donc d'adjoindre le terme « vécu »<sup>49</sup> aux termes utilisés pour décrire les faisceaux d'objectivation qui ne proviendront plus du néant, mais de la société de laquelle le sujet fait partie intégrante, et qu'il influence lui-même à tout instant. Nous parlerons par exemple d'« espace géographique vécu », et ainsi pour tous les autres faisceaux, de façon à montrer la bidirectionnalité de la relation, soit une interinfluence constitutive des identités individuelle et sociétale.

Précisons que ce type de rapport n'est pas exclusivement rendu possible par la narration à la deuxième personne. Les séquences à la première personne, introduites dans la trame narrative de *Tu regardais intensément Geneviève*, montrent aussi un personnage conscient de son rapport avec certains de ces faisceaux, par exemple à l'histoire : « Il me semble alors que l'Histoire du monde alourdit mes épaules, que le temps se condense dans ce seul mouvement du lever. » (Ouellette : 21) Pourtant, si

---

<sup>49</sup> L'analyse du vécu est présentée par Michel Foucault, dans *Les Mots et les choses*, comme ce qui, dans la pensée moderne, a tenu le rôle complexe d'une relation fertile entre l'empirique et le transcendantal : « Le vécu, en effet, est à la fois l'espace où tous les contenus empiriques sont donnés à l'expérience; il est aussi la forme originaire qui les rend en général possibles et désigne leur enracinement premier; il fait bien communiquer l'espace du corps avec le temps de la culture, les déterminations de la nature avec la pesanteur de l'histoire, à condition cependant que le corps et, à travers lui, la nature soient d'abord donnés dans l'expérience d'une spatialité irréductible, et que la culture, porteuse d'histoire, soit d'abord éprouvée dans l'immédiat des significations sédimentées. [...] L'analyse du vécu est un discours de nature mixte : elle s'adresse à une couche spécifique mais ambiguë, assez concrète pour qu'on puisse, à partir de là, échapper à cette naïveté, la contester et lui quérir des fondements. Elle cherche à articuler l'objectivité possible d'une connaissance de la nature sur l'expérience originaire qui s'esquisse à travers le corps; et à articuler l'histoire possible d'une

ces rapports ne sont pas exclusifs à la deuxième personne, il semble tout de même que les auteurs ayant pratiqué une telle technique narrative aient été fortement préoccupés par un rapport à l'autre allant au-delà du simple rapport d'un personnage à un autre. Comme nous en ferons l'exemple plus bas, ils ont volontairement posé leurs personnages dans un rapport au monde beaucoup plus complexe.

Il est impossible d'arriver à faire une énumération exhaustive des faisceaux d'influence de l'identité puisque le sujet y baigne littéralement, mais cela ne signifie qu'il faille renoncer à en proposer une ébauche. Mieux le sujet pourra les envisager, plus son identité sera volontaire et consciente, et surtout, pourra s'affirmer. Voyons donc comment s'inscrit le rapport à ces différents faisceaux dans les livres de notre corpus.

### **2.1.1 Faisceau objectivant : l'histoire vécue**

Le sujet peut se définir entre autres dans un rapport avec l'histoire, avoir conscience de la trace holographique du faisceau historique sur le prisme de son identité. Le personnage imaginé par Ouellette est très réceptif à ce faisceau d'objectivation, entretenant un rapport avec « Le peuple entier de [ses] ancêtres [...] égaré dans le labyrinthe de [son] intestin » (Ouellette : 18), ancêtres dont il entend les cris, la détresse, aïeuls qui lui parlent. Mais

---

culture sur l'épaisseur sémantique qui à la fois se cache et se montre dans l'expérience vécue. » (Foucault : 332)

l'Histoire, c'est beaucoup plus qu'une question de généalogie, car c'est l'Histoire avec un grand H qui est l'autre du rapport. Malgré la violence et la lourdeur de cette mise en relation, il semble impossible pour lui de l'éviter :

*[...] tu te sentais beaucoup trop pressé par l'Histoire, trop engagé avec passion pour vraiment la fuir. Or l'Histoire ne peut que violenter ceux qui la vivent en acte ou en communion de vie; elle ne leur laisse aucun répit. Et lorsqu'ils voudraient l'oublier, comme le rêveur tente d'effacer son cauchemar au réveil, elle les atteint subrepticement dans la rue, chez eux, par la moindre nouvelle. Nul ne peut plus refuser d'être un témoin de la peste. (Ouellette : 32)*

*Et vous vous aimeriez les uns les autres en ne permettant plus que vos pères disparaissent courbés dans l'oubli après avoir été humiliés et méprisés. Ce jour-là vous enterreriez vos morts en vous-mêmes, vous les porteriez, vous leur parleriez, vous les prolongeriez. (Ouellette : 98-99)*

De son côté, le personnage de Perec semble pouvoir se fermer sans trop de mal à tout rapport à l'histoire, se réfugiant dans cette ataraxie assumée à laquelle fait référence le titre du roman (*Un Homme qui dort*) :

*Ton passé, ton présent, ton avenir se confondent : ce sont la seule lourdeur de tes membres, ta migraine insidieuse, ta lassitude, la chaleur, l'amertume et la tiédeur du Nescafé. (Perec : 22-23)*

*Maintenant tu es le maître anonyme du monde, celui sur qui l'histoire n'a plus de prise, celui qui ne sent plus la pluie tomber<sup>50</sup>, qui ne voit plus la nuit venir<sup>51</sup>. (Perec : 92-93)*

---

<sup>50</sup> (présent)

<sup>51</sup> (futur)

Comme nous l'avons déjà mentionné, ce choix ne définit pas moins pour autant le personnage de Perec, qui cherche à se poser comme anhistorique, à se situer hors du temps et de l'évolution de l'humanité.

### **2.1.2 Faisceau objectivant : l'espace géographique vécu**

Le rapport entretenu entre le sujet et son environnement est une interrelation constituante qui a déjà été abordée par certains philosophes. « Au cœur même de sa relation quotidienne avec l'environnement, le Moi met sa *manière*, impose sa signature [...] il s'y retrouve "chez soi", en fait son séjour, se l'approprie. » (Plourde : 27) Il est « enraciné dans ce qu'il n'est pas, et cependant, dans cet enracinement, indépendant et séparé » (Lévinas, *in* Plourde : 27). Ce rapport plus ou moins objectivant, selon la valeur que lui accorde le sujet, est exacerbé dans les romans dont la narration se fait à la deuxième personne.

L'espace géographique vécu n'est pas un nationalisme, n'étant pas nécessairement une mise en rapport avec un lieu bien délimité, un territoire indivis, doté de frontières fixes et légalement reconnu. Il s'agit plutôt du rapport qui surgit entre le sujet et son environnement, lorsqu'il accorde une valeur aux lieux ou aux paysages. C'est souvent sous la forme d'une intromission objectivante du sujet dans le paysage (ou du paysage dans le sujet) que s'inscrit le rapport à l'espace géographique vécu, dont la forme la



plus totale est symbiotique. Il peut s'agir du personnage qui est absorbé par le paysage, comme dans *La Montagne de l'Âme* : « Tu as l'impression de planer, de te fendre en deux, de perdre forme humaine pour te fondre dans le paysage [...] » (Xingjian; MA : 556) L'inverse est aussi rendu possible par la narration à la deuxième personne, lorsque le personnage s'imbibe lui-même de son environnement :

*[...] c'est le monde tout entier qui s'est glissé dans ton corps à la dérive, toute l'humanité, qui est entrée dans ton coma, planètes, galaxies, tu vois tout dans tes yeux aveugles, tu n'as même jamais aussi bien saisi les choses du monde, jamais aussi bien vu leurs visages à tous [...] (Genardière : 136)*

L'interpénétration du personnage et de son environnement ne permet toutefois pas toujours une telle symbiose, laissant souvent dans un état d'incertitude identitaire :

*[...] tu ne parviens plus à savoir si tu es d'abord l'étrave seule glissant sur la mer noire et soulevant des vagues blanches et ensuite, presque en même temps, quelque chose comme la conscience d'être cette étrave, c'est-à-dire, au-dessus, le navire tout entier dont tu es le passager immobile accoudé sur le pont dans une posture un peu romantique, ou bien si, au contraire, il y a d'abord le navire entier glissant sur la mer noire, avec toi, seul passager, accoudé à la passerelle, puis, démesurément grossi, un détail seul de ce navire, l'étrave, fendant les flots, soulevant de chaque côté deux vagues blanches, épaisses, mais peut-être un peu trop bien dessinées pour être vraiment des vagues, ce sont plutôt des plis, des drapés, avec quelque chose d'un peu majestueux, de presque ralenti.*

*Longtemps, les deux navires, la partie et le tout, ton nez étrave et ton corps paquebot naviguent de conserve sans que rien te permette de les dissocier : tu es tout à la fois l'étrave et le navire et toi sur le navire. (Perec : 78-79)*

Le rapport peut toutefois en être un plus conflictuel, aller jusqu'à un rejet : « Hier tu as tout vomi d'un trait, banlieue et autoroute. [...] Tu as vomi ton corps, et avec lui le monde tout entier. » (Genardière : 36) Ce type de rejet n'est pas pour autant moins objectivant. En effet, le sujet qui se situe en opposition avec un *autre*, ici l'espace géographique vécu de façon conflictuelle, se pose, se définit par la négative.

### **2.1.3 Autres faisceaux d'objectivation**

Ce qui fait l'identité individuelle du sujet, c'est donc en partie l'équation – et l'adéquation – entre les différents faisceaux d'objectivation qui convergent vers lui, ainsi que la *manière* dont celui-ci garde leur trace holographique ou les réfléchit. Chaque sujet filtre les différents faisceaux d'influence auxquels il est soumis, et s'expose par les différents choix qu'il fait à certains faisceaux plus qu'à d'autres. Sans entrer autant dans le détail que lors du traitement des deux précédents faisceaux (histoire vécue, espace géographique vécu), notons la présence de certains d'entre eux dans les romans de notre corpus.

C'est souvent à la limite du langage (vécu comme un faisceau d'objectivation) que sont confrontés les personnages visés par le Tu « Le mieux est que tu reconnaisse que ce que tu écris est tout au plus ressemblant, quoique toujours séparé du réel par le langage. » (Xingjian; LHS : 255) Toutefois, le personnage de Xingjian éprouve aussi les possibilités offertes par le langage :

*Tu as recours au langage précisément parce que tu veux en confirmer l'existence, même si ce que tu écris ne peut exister éternellement.*

*Quand tu écris, tu vois cette liberté et tu l'entends, à l'instant où tu écris, où tu lis, où tu entends, la liberté existe dans ton expression même [...] (Xingjian; LHS : 382)*

Dans *Tu regardais intensément Geneviève*, c'est non seulement à l'échec du langage mais de toute communication, illustrée par la caresse, qu'est confronté le Tu : « Ainsi se recroquevillait-elle sur le velours, [...] muette et froide sous les tentatives de caresses qui semblaient aussi impuissantes que le langage. » (Ouellette : 165)

Le sujet peut aussi se poser dans une relation avec la littérature, comme c'est le cas avec le personnage de Ouellette pour lequel l'influence de la littérature sur son devenir semble indéniable : « Il ne te serait jamais venu à l'idée qu'elle pouvait faire l'acquisition de connaissances autrement que par les livres, tellement tu avais été pétri par tes lectures. » (Ouellette : 133) Ce rapport s'incarne parfois par les auteurs lus par le personnage : « Dès l'adolescence, tu avais divinisé les écrivains. Quels êtres inaccessibles

pour toi ! » (Ouellette : 139) Le personnage de Genardière reconnaît aussi la littérature comme part importante de son identité, comme dans ce passage où il semble faire référence au recueil de Baudelaire, *Les Fleurs du Mal* : « Car il y a un beau jardin dans ton corps, et qui ne sent pas le fuel, il y a des fleurs maudites en toi, un vrai poison, tu les as ramassées dans un livre de poésie. » (Genardière : 33)

Au même titre que la littérature, c'est au vaste spectre des arts qu'est exposé le sujet. Le personnage de Ouellette reconnaît d'ailleurs plusieurs d'entre eux : « Tu te retrouvais d'ailleurs autant en don Quichotte que tu te désirais en Mozart. » (Ouellette : 197) Il admet aussi l'influence de la peinture, de l'architecture, etc.

Le rapport à la musique vécu par le personnage de Gazo a ceci de particulier que la musique est incarnée par un personnage, Glen-Fug. Ce dernier n'est d'abord qu'un pianiste qu'il écoute avec un baladeur, mais le Tu en vient à entretenir une relation avec lui, l'interpellant, partageant avec lui des moments très intimes (« [...] en écoutant le dénommé Glen-Fug te filer des érections insensées dans ta combinaison ignifugée. » (Genardière : 21) et des souvenirs. Or, Glen-Fug devient Glen-Fuel, un personnage créé de toute pièce par l'énonciateur du Tu afin de pouvoir entrer en dialogue avec cette musique à laquelle il accorde beaucoup d'importance.

Même la télévision peut devenir un faisceau d'objectivation important. Le personnage principal de Gazo développe en effet une relation très

particulière avec le faisceau télévisuel, « l'écran US » et ce qu'il représente. La charge émotive investie par le personnage dans ce faisceau est tellement forte qu'il perçoit en lui plus de possibilités que dans le rapport humain auquel une femme, par exemple, pourrait consentir :

*[...] tu regardes le monde entre ses cuisses, mais tu n'iras jamais la rejoindre derrière le verre, fumé, c'est une image, quand elle est avec toi tu ne sais pas la prendre, tu ne veux pas.*

*Seulement sur l'écran US, là tu peux, tu te glisses entre ses lèvres. (Genardière : 30)*

Les faisceaux d'objectivation possibles peuvent même être en soi expérientiels. C'est ce qu'on découvre avec le personnage de Ouellette : « Le voyage était en quelque sorte un prolongement de ta vie intérieure, une branche de ton arbre. C'est pourquoi tu aimais les lieux dans la mesure même où ils extériorisaient ton propre univers. » (Ouellette : 162). Dans ce cas, le voyage ne doit pas être confondu avec l'espace géographique vécu, qui est le rapport au lieu, un lieu particulier qui, très souvent mais pas exclusivement, se rapproche du quotidien, du connu. C'est plutôt le déplacement et son flux expérientiel, sans égard à la destination, qui semble contribuer à l'évolution identitaire du personnage de Ouellette, attribuant à ce type d'expérience une forte charge émotive.

L'objectif de ce mémoire n'est pas d'illustrer tous les rapports entretenus par les personnages des romans à l'étude avec les différents

faisceaux d'objectivation. Pour l'heure, il suffit de souligner leur existence, leur multiplicité et la complexité de leur réseau. Car le nombre des faisceaux objectivants semble infini, et leur champ d'action s'amplifie selon l'importance que leur accorde le sujet, ce qui provoque un chaos qui rend l'étude de ces faisceaux d'objectivation relativement anecdotique. Or, nous avons découvert l'importance du *rapport* dans cette complexe équation. Pour mieux connaître et pour peut-être envisager la définition du sujet, nous croyons donc qu'il est préférable d'identifier le type de rapport qu'il entretient avec ces faisceaux plutôt que les faisceaux eux-mêmes, laissant ainsi le champ libre à cette multiplicité de sources objectivantes ne pouvant de toute façon être contenue.

## 2.2 Les rapports constitutifs de l'identité

Pour remédier au problème de l'infinie multiplicité des faisceaux d'objectivation, nous avons choisi de proposer un modèle de description des rapports constitutifs de l'identité du sujet. Nous avons jusqu'ici présenté le sujet comme étant lui-même profondément divisé, voire collectif, puisque pouvant entrer en rapport avec *l'autre en lui* – l'inconscient de Freud, ou le féminin de Lévinas. Mais qu'en est-il de l'identité d'une société ? Nous voilà dans l'obligation de complexifier notre modèle afin de le rendre plus révélateur.

Selon Pierre Ouellet, « les collectivités ne sont pas de simples collections d'individus [...] » (Ouellet : 41) De la même façon, l'identité sociale ne peut être réduite à la simple somme des identités de chacun des individus qui font partie d'une société donnée. Accepter ce postulat nous oblige à repenser la façon dont nous envisageons en général le concept d'identité. Car la proposition des faisceaux d'influence identitaire présentée plus tôt devient tout à fait insuffisante. Ce qui importe dans la définition de l'identité du sujet, ce n'est pas avec quoi il entretient un rapport, mais plutôt la teneur de ce rapport.

Si l'utilisation de la deuxième personne pose nécessairement la question de l'identité, elle implique donc aussi la question du rapport à l'autre. Nous envisagerons donc la formation de l'identité individuelle comme étant aussi le résultat d'un triple rapport qui complexifiera le processus et permettra de tenir compte de la diffraction de l'identité individuelle ou sociale<sup>52</sup>.

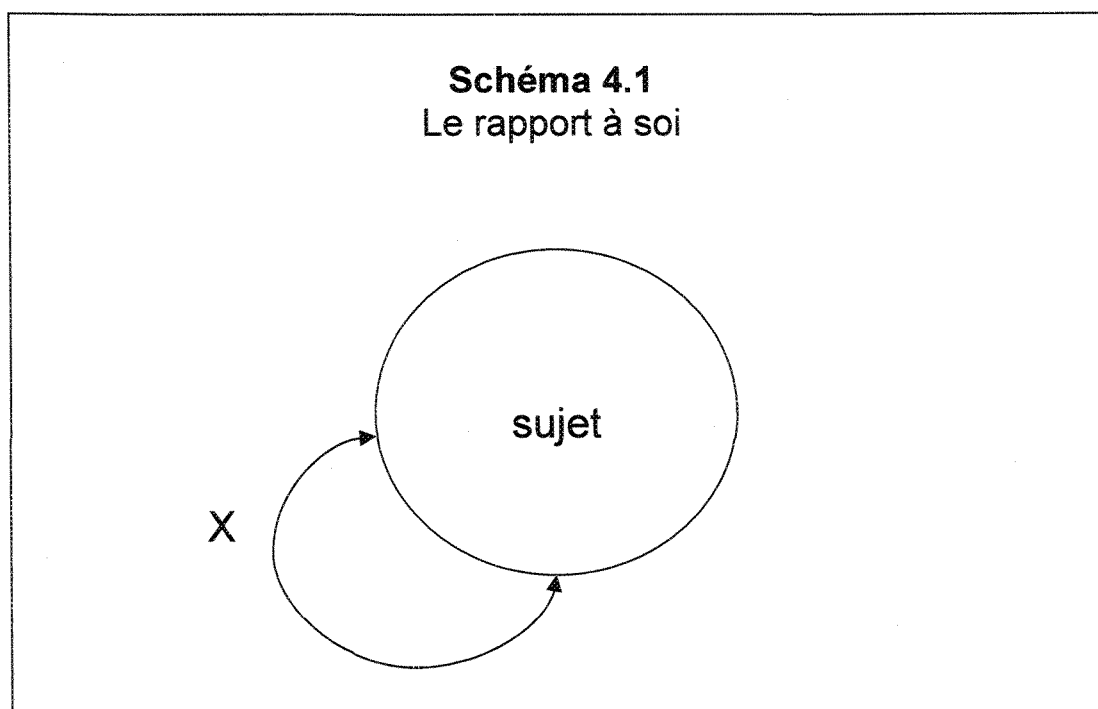
### **2.2.1 L'autre endogène**

D'abord, il existe le rapport constitutif qu'un sujet entretient avec lui-même (ci-après X), et ainsi pour chacun des sujets d'une société donnée

---

<sup>52</sup> Jean-Claude Kaufman établit ce qu'il dit être un consensus au sein de plusieurs disciplines. Ce consensus « peut être résumé en trois points : 1. L'identité est une construction subjective. 2. Elle ne peut cependant ignorer les « porte-identité », la réalité concrète de l'individu ou du groupe, matière première incontournable de l'identification. 3. Ce travail de malaxage par le sujet se mène sous le regard d'autrui, qui infirme ou certifie les identités proposées. » (Kaufman : 41-42)

(schéma 4.1 : Le rapport à soi). Il s'agit d'un rapport avec un autre qui lui est endogène, un travail d'idéalisation auquel le sujet peut parvenir en s'interpellant lui-même, en s'adressant une parole objectivante (i.e. agissant comme un Tu), se posant lui-même comme une deuxième personne avec laquelle il peut entrer en relation, prenant ainsi conscience de sa propre diffraction, d'une distance qui existe de lui à lui<sup>53</sup>.



L'implication littéraire du rapport X est celle du personnage qui semble s'interpeller lui-même, ce que nous avons illustré au sous-chapitre 1.5.4, s'intéressant à la prévalence de l'image dans le rapport à soi. Rappelons

<sup>53</sup> Pour que le Je puisse véritablement être mis en présence avec lui-même, il faut qu'entre le Je et le Je se soit immiscé un Tu.



donc simplement que le rapport à soi peut être présenté, dans la trame narrative, en discours direct, introduit ou non par une incise :

*Alors tu regardes une dernière fois devant toi, tu fais le tour avec les yeux, c'est fini pour ici, penses-tu, tu es un autre [...]*  
(Genardière : 102)

*Puis, dans celle de droite, tu manges deux galettes au sésame et à l'oignon sortant de la poêle, chaudes et odorantes; enfin, tu manges encore – où ? tu ne t'en souviens plus [...]* (Xingjian; MA : 18)

Il peut aussi être présenté en discours indirect, comme c'était le cas dans l'œuvre de Perec :

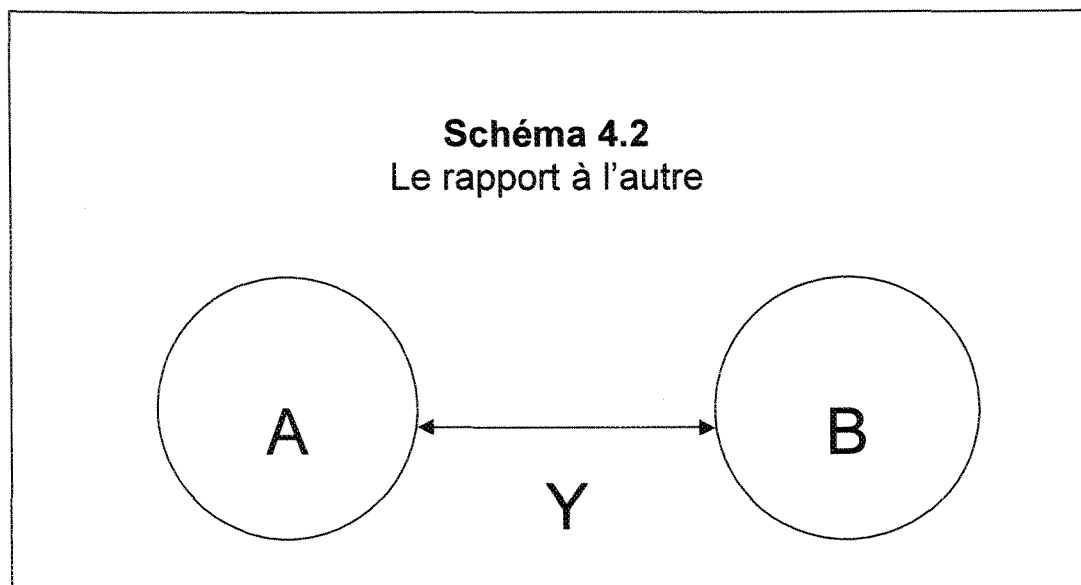
*[...] maintenant, tu es bel et bien prisonnier à l'intérieur de l'oreiller où il fait si chaud et noir que tu te demandes non sans quelque inquiétude comment tu vas t'y prendre pour sortir.* (Perec : 34)

Le premier niveau de rapport est donc le rapport X, qui intervient entre le sujet et un autre qui lui est endogène. Ce rapport est sans aucun doute le plus intime, permettant au sujet de se retrouver face à cette image de lui-même qui évolue au gré de son expérience.

### 2.2.2 L'autre exogène

Il faut bien sûr entrer au nombre des rapports constituant l'identité une interinfluence des sujets (Ci-après Y, voir le schéma 4.2 : Le rapport à l'autre). Il s'agit du rapport que le sujet entretient avec un autre qui lui soit

exogène, le plus souvent mis en scène par le dialogue entre différents personnages. Toutefois, le rapport entre les sujets n'est pas nécessairement verbalisé, ce qui ne l'empêche pas pour autant d'être objectivant.



Mentionnons ici que les rapports X et Y peuvent être différés dans le temps, le rapport Y pouvant aussi être différé dans l'espace. Les pages d'un journal intime – comme celles qui s'insèrent dans la trame narrative de *Tu regardais intensément Geneviève* – ou encore des correspondances, créent nécessairement une distance temporelle dans le rapport à l'autre, qu'il soit endogène ou exogène. Aussi, la communication par le biais de technologies comme le téléphone, Internet, ou d'autres canaux de communication permettant la mise en rapport de deux sujets n'étant pas en présence l'un de l'autre.

Alors que le rapport X plaçait le sujet en situation de s'interpeller lui-même, le rapport Y est celui qui nécessite la mise en relation de deux sujets étrangers l'un à l'autre. Son implication littéraire est celle d'une relation qui intervient entre deux personnages ou plus, par le biais d'une interpellation, que cette dernière soit verbalisée ou non.

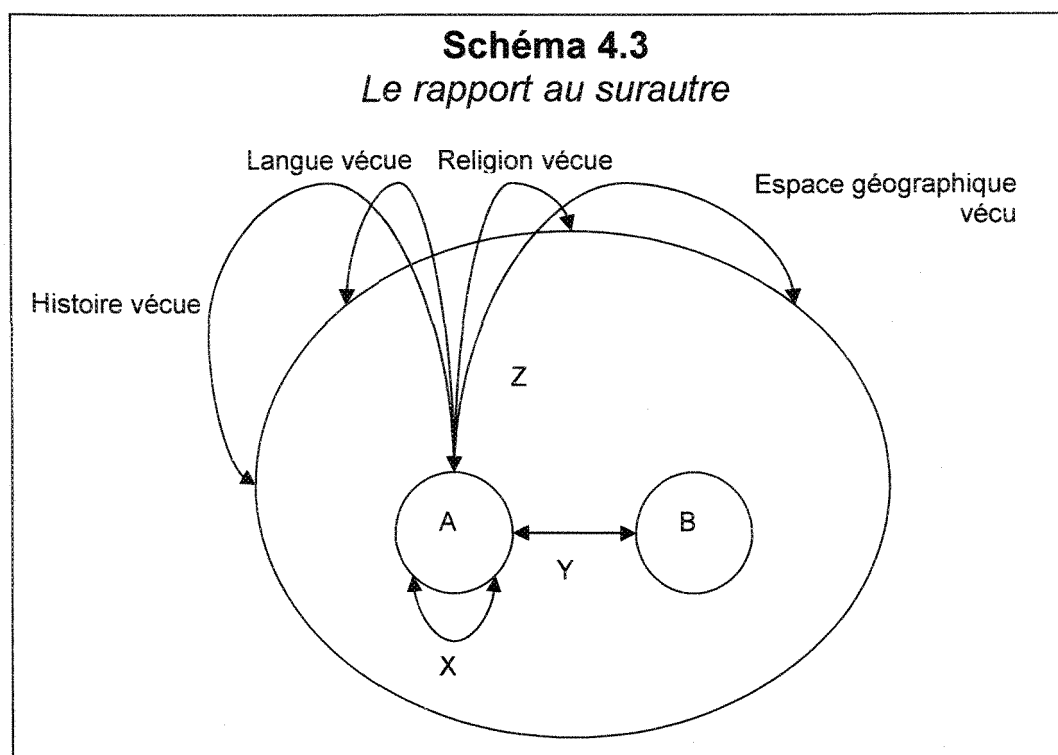
### 2.2.3 Le *surautre*

Le troisième rapport est celui entretenu avec un *surautre*<sup>54</sup> (rapport Z dans le schéma 4.3 : Le rapport au surautre), c'est-à-dire un autre qui englobe nécessairement le soi, l'autre endogène, ainsi que l'autre exogène, donnant une épaisseur à ces deux rapports. Il s'agit du rapport que chaque sujet entretient avec la totalité de son vécu, un rapport au monde complexe et objectivant.

Dans les romans à l'étude, en plus de s'inscrire dans le rapport aux différents faisceaux d'objectivation, le *surautre* se voit parfois incarné par une voix. C'est ainsi que le sujet de la deuxième personne dans *Gazo* a conscience d'une voix multimondiale, qui s'adresse à lui, par exemple, par le biais de la télévision : « [...] sitôt actionnée la télécommande de ton écran US tu coupes le son – surtout pas ça! surtout pas la voix multimondiale! » (Genardière : 42)

<sup>54</sup>Il ne s'agit pas ici, comme dans le stade du miroir de Jacques Lacan, de la nécessité du regard de l'autre pour l'appropriation de l'image de soi. Par *surautre* (rapport Z) nous entendons plutôt un rapport multiple au vécu qui embrasse les deux premiers rapports (X et Y), les teintant nécessairement.

Le *surautre* est aussi représenté par des concepts globaux comme la société de laquelle le sujet fait partie ou même, à grande échelle, l'humanité, perçue comme une entité indépendante avec laquelle le sujet entretient une relation d'interinfluence : « En fait, chacun concentre en soi l'histoire de l'humanité dans une sorte de raccourci. Tout peut provenir de l'intérieur. » (Ouellette : 38) Et plus tard : « Ce qui était chanté en toi le serait par le monde, car jamais tu ne serais plus vivement devenu monde. Sang et nourriture l'un de l'autre. » (Ouellette : 120)



Cette interinfluence objectivante trouve aussi son inscription dans les autres romans à l'étude, par exemple dans *Le Livre de l'homme seul* : « [...] l'existence de ce monde repose entièrement sur la perception des individus

[...] » (Xingjian; LHS : 149) Pour le narrateur, le monde dépend donc de l'homme pour exister, interdépendance que nous avons présenté au premier chapitre de ce mémoire, sur les traces de Gadamer et de Buber, par la nécessaire interpellation du Tu pour que vienne à la présence le Je.

Le personnage de Ouellette, quant à lui, est particulièrement conscient de son rapport avec l'humanité, subissant même physiquement les douloureuses répercussions du rapport difficile qu'il entretient avec elle :

*À vrai dire, le fait de te trouver devant une nouvelle journée avec ses violences possibles suffisait à te faire bondir le cœur, sans parler de l'impact sur le ventre. La gangrène dévorait le monde. Une grêle de nouvelles plus horribles les unes que les autres s'abattait quotidiennement sur les hommes. Coups d'État. Tortures. Grèves. Manifestations. Le mensonge se répandait comme une marée d'huile. La démocratie flanchait. (Ouellette : 31)*

Ce difficile constat des travers de l'humanité aura même un effet direct sur sa digestion, s'incarnant par des crampes et des ballonnements dans son bas-ventre.

Les exemples du rapport au *surautre* (Z), qui s'inscrit entre autres dans le rapport aux différents faisceaux d'objectivation dont il a été question au chapitre 2.1, ne peut pas être considéré comme un éventail de rapports exclusifs et indépendants. Car le rapport entretenu avec chacun de ces faisceaux a nécessairement une incidence sur la façon dont le rapport à l'autre – qu'il soit endogène ou exogène – est vécu. Cette complexification

touche aussi la portée du spectre des faisceaux d'objectivation, ces derniers se filtrant ou s'amplifiant les uns les autres. Par exemple, la façon dont le sujet vivra son rapport à l'histoire pourra influencer son rapport à l'espace géographique, et ainsi de suite.

Le meilleur exemple de la façon dont le rapport au *surautre* influence le rapport à l'autre exogène est sans doute celui donné par le personnage de Ouellette dont le témoignage à la première personne intriqué dans la trame narrative raconte une aventure avec une prostituée :

*J'avais une tendresse réelle pour la femme nue devant moi, mais une tendresse imprégnée de pitié pour celle que je ne pouvais considérer que telle une image hurlante de la misère humaine. Et cette clameur perçait la moindre caresse, le moindre baiser. (Ouellette : 149)*

Ouellette montre aussi toute la complexité de l'interinfluence des différents rapports :

Dans cette perspective, tu avais parcouru une grande partie de l'Europe et de l'Amérique, de Moscou à Amsterdam, de Rome à Varsovie, à Vienne, de San Francisco à Québec. Salzbourg, Urbino, Vérone, Venise, Constance, Strasbourg, Tübingen ne te semblaient pas de simples joyaux : ces villes manifestaient des lieux de contact entre l'homme et le monde. C'étaient des accords de do majeur ou de sol mineur, des palettes de Titien ou de Rembrandt. Après avoir vu Vérone et Salzbourg, tu ne pouvais plus être le même homme. Tu avais perçu profondément des façons uniques d'être homme dans le monde, ainsi que pour le monde des façons singulières, glorieuses d'être habité par l'homme. (Ouellette : 120)

Dans cette citation s'entrelacent le rapport Z, l'espace géographique vécu, mais aussi les rapports à la musique (« des accords de do majeur ou de sol mineur ») et aux arts visuels (« des palettes de Titien ou de Rembrandt »).

L'implication de tous ces rapports constitutifs de l'identité impose une réflexion quant au rôle que joue le sujet dans l'évolution de son identité. La prise en charge de chacun de ces rapports par le sujet sera nommée métaréflexion, puisque représentant l'acte de penser le rapport à ce qui est autre et perçu en tant que tel.

### **2.3 La métaréflexion**

Sur la base de notre modèle visant à penser l'objectivation de l'identité du sujet, nous comprenons que, pour que le sujet réagisse à un faisceau d'objectivation, il est préférable qu'il ait conscience de l'existence de celui-ci et qu'il y investisse une charge émotive ; plus le rapport sera motivé, plus sa trace holographique sera importante, et plus il sera constitutif de l'identité du sujet. Mais pour que naisse cette conscience, il faut qu'à la mise en rapport entre le sujet et son autre se superpose un acte de métaréflexion.

L'utilisation de la deuxième personne en narration permet de susciter une telle prise de conscience. Marinella Termitte avance que cette pratique narrative « impose un nouveau pacte narratif entre les protagonistes de l'acte

créatif. Il rend visible la coopération en essayant tout de même de ne pas compromettre l'équilibre fonctionnel entre le lecteur et l'auteur. » (Termite : 87) Ce qui prend l'allure d'un jeu impliquant le lecteur montre la portée identitaire de la narration à la deuxième personne.

Sans cette prise réflexive du soi sur le rapport, les faisceaux d'objectivation sont intégrés sans être remis en question, ou sans avoir de charge importante, ne créant pas l'écart nécessaire à la tension favorisant l'évolution. Plus tôt, nous l'avons paraphrasé en affirmant que la caresse pleinement satisfaite n'avait plus aucun prétexte de surgissement.



## CONCLUSION

Les romans de notre corpus nous ont montré que la deuxième personne en narration, grâce à sa nature oblique et à sa connotation affirmative permettant l'instabilité identitaire du personnage principal, impose au lecteur l'acte de réflexion nécessaire à la prise en charge de son identité. Car la narration à la deuxième personne, particulièrement lorsque la première personne énonciatrice est absente, oblige le lecteur à adopter une attitude métaréflexive l'impliquant encore plus fortement, questionnant la perpétuelle redéfinition de son rôle dans le processus de lecture<sup>55</sup>. Or, qui a dit que l'identité devait être clairement circonscrite ? L'important, n'est-ce pas plutôt qu'elle continue à se construire, au gré des expériences comme au gré de la lecture ?

De la même façon que pour les personnages visés par le Tu dans les romans à l'étude, il était intéressant pour nous de vérifier comment le rapport

---

<sup>55</sup> Et à plus forte raison lors d'une relecture, puisque « l'acte de discours qui énonce *je* apparaîtra, chaque fois qu'il est reproduit, comme le même acte pour celui qui l'entend, mais pour celui qui l'énonce, c'est chaque fois un acte nouveau, fut-il mille fois répété, car il réalise chaque fois l'insertion du locuteur dans un moment nouveau du temps et dans une texture différente de circonstances et de discours. » (Benveniste 1974 : 67)

lectural pouvait être un exemple des mises en rapport nécessaires à la reconstruction de l'identité.

L'étude de la narration à la deuxième personne nous aura permis de déterminer trois types de rapports constitutifs de l'identité (avec l'autre endogène, avec l'autre exogène et avec le *surautre*), suscités par l'incapacité du langage à rendre effective une rencontre entre soi et l'autre, toujours empêchée par la prééminence de l'image agissant comme un écran impossible à dissiper. L'effacement de la première personne fait certainement partie des moyens mis en œuvre par l'auteur qui aura le mieux permis de créer chez le lecteur l'attitude métaréflexive nécessaire à son implication optimale dans l'apport de sens à l'œuvre. Le Je énonciateur étant absent de la trame narrative, le lecteur n'a aucun repère pour saisir le référent du Tu. Dans l'absence de la première personne, le lecteur se sent interpellé au point de réfléchir à sa propre lecture. Il doit sans cesse se demander qui énonce le Tu, et à qui il s'adresse<sup>56</sup>, puisqu'il est possible que les rôles soient interchangeables tout au long du texte, donc que l'identité du personnage principal soit instable, ce dont le roman de Philippe de la Genardière est un bon exemple.

---

<sup>56</sup> Selon Dominique Maingueneau, « l'individu désigné par un nom propre reste stable à travers une infinité d'énonciations, alors que ce ne peut être le cas pour "je" ou "tu". » (Maingueneau : 5)

Si le je ne s'énonce jamais, le Tu n'acquiert jamais de frontière fixe. Le lecteur se sent ainsi *pénétrer* (transitif) et *pénétré par* le Tu<sup>57</sup>, moulant parfois la matière informe du Je sur sa propre existence, se complaisant d'autres fois dans la peau du personnage ciblé par le Tu. Avec le personnage qui voit son identité diluée ou changeante, le lecteur peut en venir à se poser la même question : qui suis-je ? Quelle est ma place dans ce processus ?

Comme le Tu s'actualise au moment de l'énonciation, justement par rapport au Je, qui lui-même ne s'est jamais énoncé, rien ne certifie que l'énonciateur a été le même tout au long du récit. Le lecteur, habitué par expérience à la constance du narrateur, aura le réflexe d'y croire.

La deuxième personne replace le sujet dans un rapport à l'altérité, un rapport au monde, contextualisant et objectivant. Plutôt que de le dés-inter-esser, elle pose son identité comme en constante mouvance : le sujet, grâce au Tu, est continuellement en quête, dans un mouvement objectivant d'approche de l'autre qui le ramène à lui-même, l'aidant à recréer son identité fugace et morcelée.

La deuxième personne comprend que l'identité ne peut pas être définie au sens où l'on tracerait ses frontières. Elle propose plutôt de constater la tendance directionnelle du mouvement vers l'autre. La narration à la deuxième personne replace l'identité dans un récit, proche de la

---

<sup>57</sup> Car « dès qu'il se déclare locuteur et assume la langue, il implante l'*autre* en face de lui, quel que soit le degré de présence qu'il attribue à cet autre. » (Benveniste, 1974 : 67)

conception du moi élaborée par Charles Taylor dans *Les Sources du moi* : « La connaissance de soi comporte nécessairement une profondeur temporelle, elle inclut le récit. » Ainsi, la conscience de soi ne pose le moi que de façon ponctuelle, naissant à chaque interpellation de l'autre.

De cette façon, la deuxième personne réagit au fléau de la diffraction de l'être, offrant au problème postmoderne de l'identité la solution du rapport à l'altérité comme une manière de l'appréhender sans trop de heurt. Cela poserait notre identité en chimère instable, évolutive, mais nous situerait – ce serait à vérifier – dans un mouvement réactionnaire vers le remembrement, la reconstruction.

Si on en croit les conclusions auxquelles nous mène l'étude de la narration à la deuxième personne, le sujet, plutôt que de vainement tenter de se définir comme une entité totale et indivisible, devrait accepter son éclatement pour mieux tenter de recoller ses morceaux, comme la sublime mosaïque fractale qu'il est. Après le barbarisme philosophique qui a tout saccagé, l'heure est au rafistolage. Ce n'est que dans son rapport avec ce qui est Autre en l'autre et en lui-même qu'il pourra mieux s'envisager.

Le problème le plus important est justement la nécessité de se positionner par rapport à un « autre » pour arriver à se concevoir. Car l'autre subit les mêmes difficultés que le soi : il est multiple, indéfini, et indéfinissable. Chercher à définir l'autre est donc aussi vain que de chercher

sa propre définition, mais c'est dans le rapport que le soi et l'autre peuvent espérer devenir, être mis en présence, peut-être.

Et le lecteur, dont la chair aura peut-être tremblé en proférant le Tu de la narration à la deuxième personne, se sera peut-être redéfini, de la même façon, au contact de cet autre qu'aura été pour lui le personnage principal d'un roman narré à la deuxième personne.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus théorique

AMOSSY, Ruth (dir.) et al. (1999), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Éd. Delachaux et Niestlé, (coll. « Sciences des discours »), Lausanne/Paris, 216 pages.

BAKHTINE, Mikhaïl Mikhaïlovitch (1970), *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Éditions du Seuil, 347 pages.

BENVENISTE, Émile (1966a), *Problèmes de linguistique générale, 1*, Gallimard, (coll. « Tel »), 356 pages.

BENVENISTE, Émile et al. (1966b), *Problèmes du langage*, Gallimard, (coll. « Diogène »), 217 pages.

BENVENISTE, Émile (1974), *Problèmes de linguistique générale, 2*, Gallimard, (coll. « Tel »), 288 pages.

BUBER, Martin (1923-1958), *La vie en dialogue*, trad. Jean Loewenson-Lavi (1959), Éditions Montaigne, (coll. « Philosophie de l'esprit »), 256 pages.

DUBOIS, Jacques (1978), *L'institution de la littérature : introduction à une sociologie*, Éditions Labor, Bruxelles, 188 pages.

DUCROT, Oswald (1980), *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique linguistique*, Hermann, (coll. « Savoir »), Paris (version corrigée et augmentée du volume paru en 1972), 311 pages.

FOUCAULT, Michel (1996), *Les Mots et les choses*, éd. Gallimard, (coll. « Tel »), Paris [2002], 400 pages.

GADAMER, Hans-Georg (1987), *Qui suis-je et qui es-tu? Commentaire de « Cristaux de souffle » de Paul Celan*, trad. E. Poulain, Actes Sud, 173 pages.

GÉLY, Raphaël (2006), *Identités et monde commun. Psychologie sociale, philosophie, société*, Éd. P.I.E.-Peter Lang (coll. « Philosophie et politique »), Bruxelles, 204 pages.

GOHIER, Christiane et Michael Schleifer (1993), *Question de l'identité : qui suis-je? qui est l'autre?*, Éditions logiques, 256 pages.

GOUVARD, Jean-Michel (1998), *La Pragmatique. Outils pour l'analyse littéraire*, Éditions Armand Colin, (coll. « Coursus », série « Lettres »), 185 pages.

JAKOBSON, Roman (1963), *Essais de linguistique générale*, trad. De l'anglais et préface par Nicolas Ruwet, Minuit, Paris [1981], 260 pages.

KALINOWSKI, Georges (1985), *Sémiotique et philosophie*, Éditions Hadès-Benamins, (coll. « Actes sémiotiques », dir. Éric Landowski, Paolo Fabbri et Herman Parret), Paris-Amsterdam, 293 pages.

KAUFMAN, Jean-Claude (2004), *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*, éd. Armand Colin (coll. « Individu et société »), Paris, 352 pages.

KERBRAT-ORECCHIONI, Catherine (1980), *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Colin, 290 pages.

LANE-MERCIER, Gillian (1989), *La Parole romanesque*, Klincksieck/Presses de l'université d'Ottawa, Paris/Ottawa, 271 pages.

LAPLANTINE, François (1999), *Je, nous et les autres. Être humain au-delà des appartenances*, éditions Le Pommier – Fayard, Paris, 156 pages.

LÉVINAS, Emmanuel (1984), *Éthique et infini*, Le livre de poche, (série « Biblio-essais »), 121 pages.

LÉVINAS, Emmanuel (1991), *Entre nous : essais sur le penser-à-l'autre*, Éditions Grasset et Fasquelle, (coll. « Figures »), 121 pages.

Maingueneau, Dominique (2000), *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Nathan, (coll. « Lettres supérieures »), 3<sup>e</sup> édition revue et augmentée, 203 pages.

MIRASHI, Robert (1999), *Qui est l'autre?*, A. Colin (coll. « U »), 235 pages.

OUELLET, Pierre et al. (2002), *Identités narratives : mémoire et perception*, Presses de l'Université Laval, (coll. « Intercultures »), 323 pages.

OUELLET, Pierre (2003), *Le soi et l'autre : énonciation de l'identité dans les contextes interculturels*, CELAT, Presses de l'Université Laval, (coll. « Intercultures »), 446 pages.

OUELLET, Pierre (2003), *Le sens de l'autre. Éthique et esthétique*, Liber, 250 pages.

OUELLETTE, Fernand (1997), *Figures intérieures*, Leméac, (coll. « L'écritoire »), 333 pages.

PÊCHEUX, Michel (1969), *L'Analyse automatique des discours*, Dunod, 139 pages.

PLOURDE, Simonne (2003), *Avoir-l'autre-dans-sa-peau : lecture d'Emmanuel Lévinas*, Presses de l'Université Laval, (coll. « Lectures »), 133 pages.

RIEGLE, Martin et al. (1994), *Grammaire méthodique du français*, dir. Guy Serbat, Presses Universitaires de France, (coll. « Linguistique nouvelle »), éd. revue et corrigée [1997], 646 pages.

TAYLOR, Charles (1989), *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne*, trad. Charlotte Melançon (1998), éd. Boréal [2003], 712 pages.

TERMITE, Marinella (2002), *L'écriture à la deuxième personne : La voix ataraxique de Jean-Marie Laclavetine*, préface de Marie Thérèse Jacquet, Publications Universitaires Européennes (coll. « Peter Lang »), 221 pages.

### Ouvrage de référence

LALANDE, André (1926), *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Presses Universitaires de France et Quadrige, éd. revue et corrigée par la Société française de philosophie, avant-propos de René Poirier [2002], 1323 pages.

### Articles

BERTHARION, Jacques-Denis (1998), « *Un homme qui dort* ou la mélancolie péricquienne » in *Poétique de Georges Perec*, Nizet, p. 15-50.

DUCROT, Oswald (1968), « Le structuralisme en linguistique », in *Qu'est-ce que le structuralisme?*, Seuil, Paris, p.13-96.

MOSÈS, Stéphane (2001), « Émile Benveniste et la linguistique du dialogue » in *Revue de Métaphysique et de Morale*, 2001/4, no 32, p. 509-525.



OUELLET, Pierre (2002), « Une esthétique de l'énonciation. La communauté des singularités », in *Tangence*, Été 2002, No 69, p. 11-26.

### **Corpus littéraire**

GENARDIÈRE, Philippe de la (1996), *Gazo*, Éditions Acte Sud, (coll. « Générations »), 209 pages.

OUELLETTE, Fernand (1978), *Tu regardais intensément Geneviève*, Éditions de l'Hexagone, (coll. « Typo roman »), 222 pages.

PEREC, Georges (1967), *Un Homme qui dort*, dossier de Stéphane Bigot, Gallimard [1998], (coll. « Folio Plus »), 218 pages.

Xingjian, Gao (1990), *La Montagne de l'Âme*, Éditions de l'Aube, trad. Noël et Liliane Dutrait [2000], 670 pages.

Xingjian, Gao (2000), *Le Livre d'un homme seul*, Éditions de l'Aube, trad. Noël et Liliane Dutrait [2000], 561 pages.

### **Sources pour le volet création**

BROUILLARD, Marcel (1994), *Félix Leclerc. L'homme derrière la légende*, réédition du club Québec loisirs [1996], 1<sup>re</sup> édition Québec/Amérique, 361 pages.

BROUILLARD, Marcel (2005), *Félix Leclerc. L'histoire d'une vie*, préface de Pierre Delanoë, collaboration de Solange Desoutter, Les Intouchables, 193 pages.

DUFOUR, Jean (1998), *Félix Leclerc d'une étoile à l'autre*, Christian Pirot Éditeur, 170 pages.

FILTEAU, Claude (1984), *L'homme rapaillé de Gaston Miron*, Bordas et Trécaré, (coll. « Lecto-guides »), 128 pages.

GAGNÉ, Marc (1974), *Propos de Gilles Vigneault*, L'Hexagone, (coll. « Itinéraires »), 127 pages.

LACOURSIÈRE, Jacques (1995), *Histoire populaire du Québec. Des origines à 1791*, Tome 1, Septentrion, 480 pages.

LACOURSIÈRE, Jacques (1996), *Histoire populaire du Québec. De 1791 à 1841*, Tome 2, Septentrion, 446 pages.

LECLERC, Félix (1946), *Pieds nus dans l'aube*, Fides, 215 pages.

LECLERC, Félix (1958), *Le fou de l'île*, Denoël, 222 pages.

LECLERC, Félix (1966), *Le calepin d'un flâneur*, 1<sup>re</sup> édition Fides, réédition Bibliothèque québécoise, présentation d'André Gaulin [1999], 218 pages.

LECLERC, Félix (1988), *Dernier calepin*, Nouvelles éditions de l'Arc, 191 pages.

MAILLARD, Rémi (1997), *René Lévesque mot à mot*, Stanké (coll. « Citations de A à Z »), 364 pages.

MIRON, Gaston (1953-1970), *L'homme rapaillé*, préface de Pierre Nepveu, Typo poésie [1996], 252 pages.

ROBITAILLE, Aline (1968), *Gilles Vigneault*, L'Hexagone, 148 pages.

VIGNEAULT, Gilles (1997), *Entre musique et poésie : 40 ans de chansons*, choix de textes et présentation de Bruno Roy, Bibliothèque Québécoise, 280 pages.

VIGNEAULT, Gilles (2000), *La Chanson comme miroir de poche. Conversation avec Jacques Lacoursière*, Lanctôt, Outremont, 76 pages.

VIGNEAULT, Gilles (2004), *Les chemins de pieds*, Nouvelles éditions de l'Arc, 220 pages.

### **Autres sources/supports**

DUFOUR, Jean (2001), « Félix Leclerc. Je me souviens » (fascicule, 30 pages) et cd « Entrevues et narration », in coffret cd *Félix Leclerc. Je me souviens*, 4 cd, réalisation Xavier Perrot, Design FKGB, Universal licensing music.

MIRON, Gaston (1975), « Gaston Miron : parole de poète. Le poète militant », entrevue diffusée le 31 octobre 1975, in *Les Archives de Radio-Canada*. ([http://archives.radio-canada.ca/IDC-0-18-1234-6805/personnalites/gaston\\_miron/clip5](http://archives.radio-canada.ca/IDC-0-18-1234-6805/personnalites/gaston_miron/clip5))

PELLERIN, Fred (2005), *Trilogie de contes du village*, Planète Rebelle, (coll. « Paroles »), coffret de trois livres.

PELLERIN, Fred, entrevue d'une durée de 37 minutes, le 12 janvier 2006.

PELLERIN, Fred, entrevue d'une durée de 3 heures, le 19 janvier 2006.

*L'autre midi à la table d'à côté*, émission radiophonique présentée à Radio-Canada le 8 juillet 2006, entretien entre Fred Pellerin et Gilles Vigneault, d'une durée de 46 minutes. (<http://www.radio-canada.ca/radio/profondeur/9525.html>)